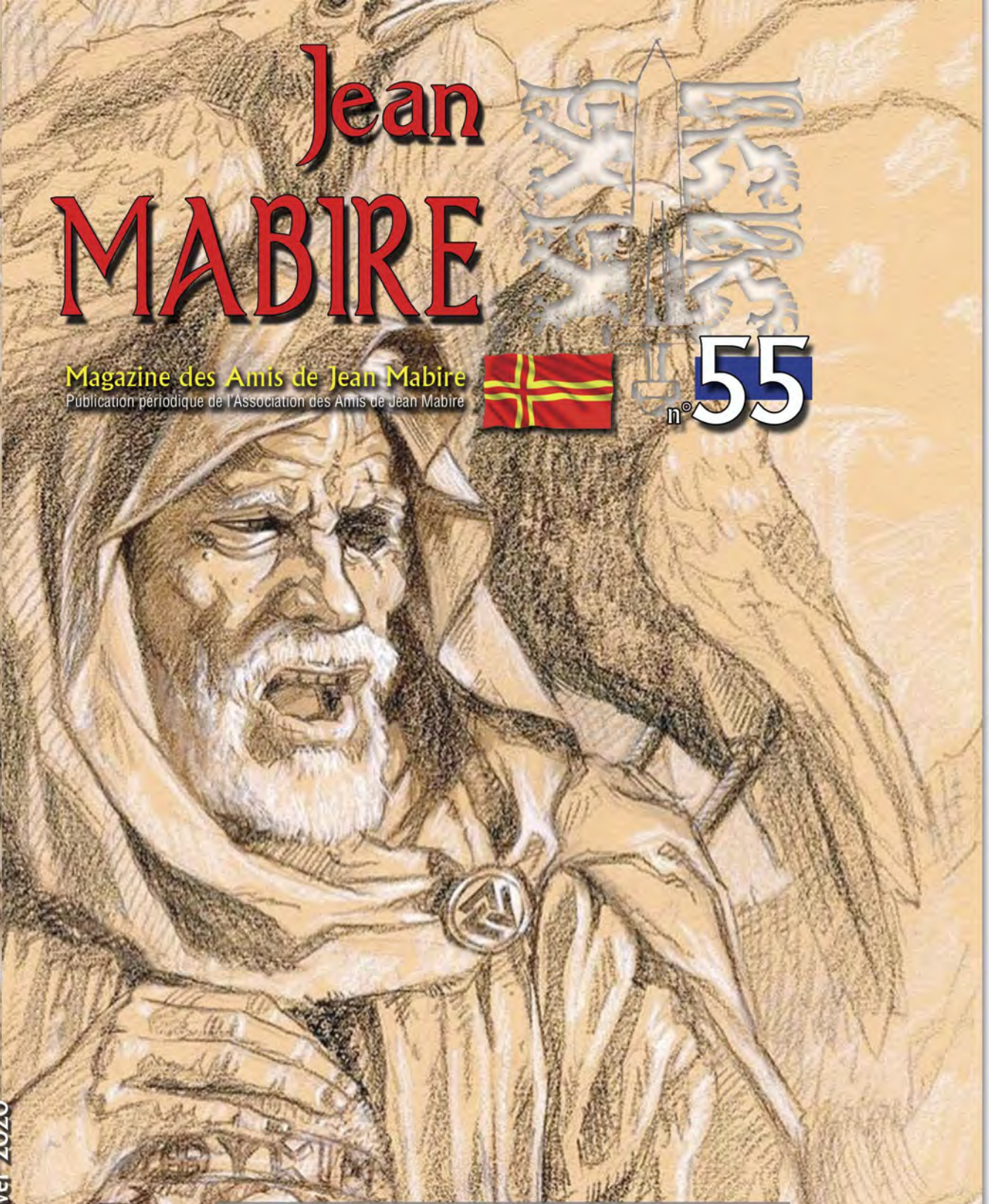
Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire

n° 55



Nathalie BERTY
Freya aux larmes d'or

Olivier MEYER
Baldr le Bon

Alain DE BENOIST
Comment peut-on être païen ?

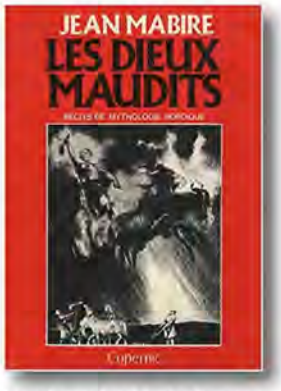
2110-7597
ISSN 2110-7599
France : 5 €

n° 55 Nouvelle série Solstice d'hiver 2020

Les Dieux maudits

« Les Dieux d'autrefois qui seront les Dieux de demain »

Photo de couverture : Hugin et Munin perchés sur les épaules d'Odin, tenant entre ses mains la tête de Mimir.



Ceci est la dédicace prémonitoire que nous fit Jean Mabire de son ouvrage ***Les Dieux Maudits***, récits de mythologie nordique, au début des années quatre-vingt.

Nous ne sommes plus demain, nous sommes déjà après-demain et notre Europe continue volontairement à s'enfoncer dans le négationnisme, le nihilisme, un néant qu'ils nomment progressisme. Parallèlement elle fait face à une invasion de populations de toutes origines et conquérantes, invasion encouragée par une permissivité volontaire des dirigeants.

À l'époque où le livre paraît, existe une double volonté de la part de Jean Mabire.

D'abord à travers celui-ci il désire approfondir la connaissance des Vikings ainsi que de leurs origines et leurs croyances, ceci tout à fait en cohérence avec ses précédents ouvrages : ***Les Solstices***, ***Thulé***, ***Les Vikings***. Mais, en traitant le sujet de la mythologie nordique, il désire également la faire accéder à un public plus large et moins informé. Certains critiques considéreront que c'est un ouvrage de vulgarisation, peut être, mais il est incontestablement intéressant et formateur.

D'ailleurs Jean Mabire ne s'est jamais caché de vouloir d'abord être un vulgarisateur : en première approche rendre clair et lisible ce qui va s'avérer complexe, afin que le plus grand nombre puisse aborder des écrits. Initiateur avec un tutoriel pourrait-on ajouter ?

D'autres spécialistes, Mabire ne se réclame jamais d'être un spécialiste, traitent à ce moment du sujet. On peut citer particulièrement Régis Boyer et son : ***Les Religions de l'Europe du Nord*** qui est réellement le premier texte de référence aux écrits de l'Edda. François Xavier Dillmann et son ***Culture et civilisation Viking***. Il sortira une collection malheureusement interrompue fort intéressante : ***Proxima Thulé***.

Il est indispensable de citer à ce niveau l'action du G.R.E.C.E. (Groupe de Recherche et d'Étude pour une Civilisation Européenne) Qui, à ce moment, est en pleine phase d'ascension et traitera du sujet pendant plusieurs années. Pierre Vial, l'un des initiateurs de ce groupe de recherche, nous replonge dans l'atmosphère du temps où, pour nous, l'avenir était réellement fait d'espoir.

Alain de Benoist développe le sujet à travers son ouvrage sur ***Les Traditions d'Europe du Nord*** et abordera franchement le paganisme dans son livre : ***Comment peut-on être Païen ?***. A quarante années de différences, il se livre avec la même franchise à notre questionnaire.

Une maison d'éditions nommée Copernic, en relation directe avec le G.R.E.C.E. naîtra également à cette époque. Les collections *« Réalisme et fantastique »* et *« Maîtres à penser »* sont à leur départ dirigées par Jean Mabire. Les éditions Copernic feront paraître, pendant un temps trop court, des ouvrages d'exception et de référence. Bien sûr, par la suite, beaucoup d'ouvrages dont les traductions de *l'Edda*, firent grandement avancer les connaissances sur le sujet, sans compter ceux qui abordent les runes et son écriture, ceux-ci, de plus ou moins bonne qualité, sont maintenant nombreux. Mais l'on peut considérer que les années soixante-dix furent décisives à l'approche de la mythologie nordique et du paganisme, tout au moins en France.

Dans son avant-propos, Jean Mabire exprime bien que son désir est de restituer : « **Le périple des Dieux nordiques afin de les rendre familiers et populaires** ». Il apparaît que son objectif fut atteint. Les Dieux Maudits, récits de mythologie nordique, reparaîtront plus tard sous le titre : ***Légendes de la Mythologie Nordique***.

Une phrase définit sa pensée : « **À la religion des autels et des livres, comment ne pas préférer la croyance aux bois et aux**

Adhérez!

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

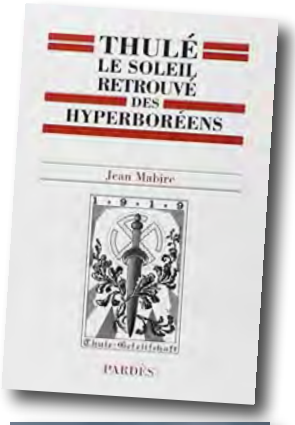
❑ Adhésion simple (ou couple) 20 €

❑ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Ville : _____
_____
Tel. ___.___.___.___.___.___.
Fax. ___.___.___.___.___.___.
Courriel : _____
@ _____
Profession : _____
_____

Les Amis de Jean Mabire
BP 14
F 59137 Busigny



sources ? Le nord pour moi, c'est d'abord la nature ». Tout est dit ou presque car, ce qu'il recherche surtout c'est le respect des traditions ainsi que leurs transmissions à travers les générations.

La volonté de Jean Mabire est de faire prendre conscience que les Dieux ne sont pas inaccessibles, qu'ils ont une vie proche de celle des hommes. Une vie avec ses luttes, avec ses joies et ses plaisirs, mais aussi avec ses peines. C'est bien ici la magie du talent de notre auteur.

Depuis cinquante années nos enfants subissent l'endoctrinement d'un enseignement abêtissant, niveleur, volontairement nébuleux, les incitant à perdre tous repères et faire fi de nos valeurs éthiques (Courage, honnêteté, humilité, fidélité). De même au niveau de leur recherche spirituelle qui est dramatiquement abandonnée.

Jean Mabire n'eut jamais la prétention, à travers ses écrits, de convertir au paganisme. Il faut reconnaître qu'à sa lecture, ces Dieux nous paraissent beaucoup moins maudits, assez triviaux et pour tout dire, parfois très sympathiques. Surtout, ils n'ont aucune tendance à la soumission, la repentance, ou même à la tolérance, non ! Ils sont guerriers et défendent leurs domaines.

Prenons exemple sur eux. Qu'ils nous guident dans nos combats à venir et nous aident à vaincre l'obscurantisme. Car c'est également à nous qu'appartient le retour du soleil.

Bernard LEVEAUX

Jean Mabire : dialogue avec les Dieux

Par une belle nuit d'été, il y a bien longtemps, au cœur d'une forêt bourguignonne, nous devisions, Jean et moi, devant un feu de camp, celui du premier camp d'*Europe Jeunesse*, que nous avions organisé avec **Jean-Claude Valla** et **Maurice Rollet**. Nous avions mis l'accent, lors de la veillée qui avait précédé l'extinction des feux, sur le thème de la forêt, lieu de séjour de divinités bienveillantes et d'êtres sympathiques, nymphes au pied léger et génies facétieux. Et nous parlions de certaines de nos lectures sulfureuses concernant la question religieuse en tant que telle. Pour en arriver à notre commune conclusion : l'homme étant un animal religieux, il faut qu'il puisse se référer à un message le mettant en communication et en communion avec les forces de la Nature, avec notre Terre Mère et le Père Ciel étoilé, bref avec le cosmos. Un message clairement perçu par nos lointains ancêtres, il y a quatre mille ans, comme le révèlent, entre autres, les gravures rupestres du Mont Bego (dont le nom provient de la racine indo-européenne *Beg*, signifiant « **Seigneur divin** »).

C'est tout le sens de notre paganisme, bien proche du panthéisme médiéval (voir les ouvrages de Bernard Rio), ce que ne comprennent pas – ou plutôt feignent de ne pas comprendre – ceux qui, pour déshonorer le paganisme, affectent de le confondre avec l'athéisme. Ce qui est un contresens absolu mais qui n'est pas dénué d'intention maligne et montre que nos ennemis refusent un débat sérieux sur le sujet car ils savent qu'ils ne partent pas gagnants.

De fil en aiguille, lors de cette conversation nocturne à bâtons rompus où Jean m'avait confié bien des choses, nous en sommes venus à la conclusion qu'une de nos missions premières était de combattre le fanatisme des monothéismes et de leurs affidés, la meilleure façon de le faire étant de montrer à nos camarades et à nos sœurs et frères de sang les

beautés et les vertus du paganisme, de notre paganisme. En remontant à la source. D'où le livre de Jean, ***Les dieux maudits*** (Copernic, 1978), puisé dans son atavisme normand et qu'il appelle joliment, dans son Avant-Propos, un « **voyage au centre de la foi** », en ajoutant qu'il s'agit d'« **interroger la mémoire la plus longue** » en tant que « **pèlerin fervent du soleil hyperboréen** ».

Pèlerinages… Ce fut le sens de voyages que nous fîmes en des hauts lieux de notre longue mémoire. Héligoland, bien sûr, « **la Terre Sacrée** », en Mer du Nord, que les Frisons évoquent encore ainsi aujourd'hui : « **Verte est cette terre, blanche est cette plage, rouge est cette falaise. Ce sont les couleurs d'Héligoland** ». Trois couleurs, symboles de la tripartition fonctionnelle des Indo-Européens et qu'on retrouve très naturellement sur le drapeau de cette île si singulière. De retour sur le continent il fallait aller à Verden, en Basse-Saxe, où Charlemagne, pour complaire à l'Église, a voulu noyer dans un bain de sang le paganisme de quatre mille cinq cents Saxons prisonniers, refusant de se convertir au culte d'un dieu venant de Judée. Nous nous sommes rendus sur le lieu du sacrifice un jour de Pentecôte « **par un temps d'une rare douceur qui poussait sur les routes des cohortes de jeunes Allemandes à bicyclette, les cuisses bronzées sous l'envol des robes fleuries** » (*Thulé le soleil retrouvé des Hyperboréens,* Robert Laffont, 1977). Nous avons cheminé, en silence, devant les 4 500 blocs rocheux pieusement élevés, à une certaine époque, par les garçons et filles d'un sympathique mouvement de jeunesse.

Et puis il y a eu « **la Grèce notre mère** » (Thierry Maulnier) où, sur l'île de Délos, vouée à Apollon, Jean et Katherine m'ont fait cadeau, au sommet de la colline dominant l'île, d'une broche en bronze représentant un casque d'hoplite, que je garde comme un précieux talisman et porte certains jours pas comme les autres.

C'est avec le souci de transmettre notre héritage que nous avons décidé de rédiger – en quatre jours qui ont marqué à jamais ma mémoire – un petit livre intitulé ***Les solstices Histoire et actualité*** (*Copernic*, 1975). L'idée était simple : montrer, en particulier à nos jeunes camarades, que le paganisme, loin d'être l'objet de dissertations savantes destinées à des cuistres, devait être l'expression d'une façon de vivre, la traduction dans la vie quotidienne d'une conception du monde. Ce que Jean, dans la contribution qu'il donna au livre collectif Païens ! (***Les Éditions de la Forêt***, 2001) réalisé avec des amies et des amis définit ainsi : « **Pour moi le paganisme ne fut jamais une construction intellectuelle, livresque, abstraite mais tout au contraire une manière de vivre, de marcher** (dans tous les sens du terme), **de respirer** ». C'est le message que nous avons voulu laisser aux générations venant après nous : le paganisme, qui s'exprime dans un cadre communautaire grâce à des fêtes traditionnelles (voir mon livre ***Fêtes païennes des quatre saisons***, *Les Éditions de la Forêt*, 2008), c'est aussi, sur le plan personnel et familial, la volonté de montrer, à travers notre façon de nous nourrir (vive le cochon !), de nous habiller, de décorer notre maison, de préférer marcher en forêt que de regarder une télévision débile… que nous ne sommes pas comme « **les autres** ». C'est une affirmation de volonté identitaire, de liberté. Jean, jusqu'à la fin de ses jours, a été immensément heureux de constater que nous n'avons pas prêché dans le désert à cet égard et que la relève est assurée.

Pierre Vial

Le grand ase initiateur : Óðinn (période viking) Wodan (plus anciennement)

Au sommet de leur panthéon, les Grecs installèrent un auguste personnage incarnant l'autorité : Zeus. De fait, sans autorité une collectivité (tribu, cité, nation) n'a qu'une existence éphémère. Les Germains firent un choix différent et, d'une certaine façon, se voulurent plus exigeants. Comme figure principale de leurs « divinités », ils choisirent une représentation rassemblant tout ce qui s'avère indispensable pour qu'une connaissance de type initiatique soit communicable à l'individu. Ou, tout au moins, à des « **êtres différenciés** » (formule bien connue que l'on doit à Julius Evola) susceptibles de constituer l'élite dirigeante d'une communauté. Óðinn incarne un tel savoir opérant le passage entre le domaine matériel et celui non tangible. Il se positionne à la frontière du visible et de l'invisible, là où le périssable et l'éternel sont mitoyens, à la jonction de l'humaine condition et d'un état supra humain resplendissant d'immortalité (voir illustration qui suit). Les attributs le caractérisant se font révélateurs du processus qu'il symbolise.

Le Valhöl, pierre gravée de Gotland

Sur cette pierre gravée de l'île de Gotland (Suède), l'image, hélas détériorée, montre le Valhöll, palais réservé aux élus de Óðinn. Percé de longues ouvertures verticales (tout un symbole !), ce lieu solennel ressemble à un dôme rayonnant ; ce que suggèrent les traits courts accompagnant sa rotondité. En bas, on devine un imposant porche en demi-cercle. Le dessin original en comportait sans doute trois comme sur une autre pierre. Il s'agit de l'une des entrées du Valhöll.

Voyons d'abord les apparences qu'il a pouvoir de revêtir. En premier, celle d'un familier des longs chemins, avec des habits portant trace d'intempéries traversées (pluie, vent, neige, brouillard). À l'évidence, la voie initiatique s'avère toujours inconfortable et dissuade les tempéraments timorés. Un grand chapeau le coiffe dissimulant partiellement son visage et le dieu se présente souvent incognito [1], car l'anonymat (reflet de l'« **impersonnalité active** », dixit encore Evola) s'impose à l'être en quête de la haute sapience. L'un des innombrables surnoms de ce personnage énonce un âge d'expérience et de sagesse : « **Barbe grise** ». Songeons à « **l'Hermite** » (avec le *H* d'Hermès), arcane majeur 9 du Tarot, autant qu'à « **Gandalf le Gris** » [2]. Puis la tenue par laquelle il se dévoile dans toute sa majesté. Alors, on le voit paré des composantes de sa dignité sacerdotale… Mais aussi guerrière à partir du moment où la connaissance des suprêmes secrets nécessite un combat rédempteur de tous les instants. Le manteau bleu qui l'enveloppe est évocateur de la vastitude céleste et, donc, du domaine divin pour signifier que l'immensité du ciel recouvre le détenteur des mystères du monde. Complémentairement à pareille teinte ouranienne, il arbore un casque d'or [3] afin de dire que celui qui, sur le sentier du sacré, s'identifie à (ce que manifeste) Óðinn, protège son intellect par le métal solaire [4] hors des attaques du temps [5]. Sa pensée se veut « **lumineuse** », comparable à l'astre diurne et non soumise aux conditionnements d'une époque, aux variations d'appréciations et d'opinions, aux « **effets de mode** ». Armé de lumière inaltérable, un tel mental prend racine dans l'immuabilité des fondements archétypaux.

L'autre objet signalant que le chemin de l'entendement ésotérique ne peut s'abstraire d'affrontements est la lance que l'exemplaire initiateur porte en guise de sceptre. Dans le domaine du symbolisme, la lance amène deux in-

---

1 *Selon divers textes : le Vafthrúdnismál, le Fjölsvinnsmál (si, on le suppose, le personnage de Fjölsvinn – ce nom se traduit par « tout savant » – est Óðinn lui-même) ou encore le Grímnismál. Sans oublier le moment où, dans La Saga des Volsungs, il pénètre dans la vaste salle des banquets, coiffé d'un chapeau ombrant en partie son visage.*

2 *Le germaniste Rudolf Simekl'a exposé dans son livre, La Terre du Milieu, Éditions Passés Composés.*

3 *Ainsi que le précise La Gylfaginning, chapitre 50.*

4 *Rappelons brièvement que, dans l'ancien monde, par analogie de brillance, l'or était associé au soleil et l'argent à la lune.*

5 *Chacun sait que ce métal ne noircit pas, ne verdit ni ne rouille.*

terprétations complémentaires. La première, sur un plan technique, précise qu'il s'agit d'une arme conçue pour ne pas approcher de trop son adversaire. Comprenons que le sage prend salutairement ses distances face à l'agressivité d'un environnement possiblement hostile. La seconde fait de la lance un emblème d'axialité et, de la sorte, un substitut de l'Axe du monde s'inscrivant, on le sait, dans une emblématique « polaire », c'est-à-dire appartenant à ce registre particulier et pourtant essentiel de la Tradition primordiale et du centre civilisateur originel de l'Europe. Les Grecs le nommèrent Hyperborée puis, avec les Romains, Thulé. Pour la connaissance des runes, lors de sa pendaison rituelle au frêne immense, appelé Yggdrasil, et qui, précisément, traverse les neuf niveaux de l'univers, l'Ase s'auto transperce de sa lance. Non seulement sa semblance de mort le positionne verticalement – et, ainsi, parallèle au tronc – mais encore cet acte est ritualisé par l'arme axiale.

Óðinn à la lance, pierre gravée de Gotland.

Autre pierre de Gotland. Óðinn y figure deux fois. D'abord au registre du bas en compagnie de Freyr, brandissant une faucille indissociable des moissons et, donc, de la fécondité du sol, et de Þórr tenant son marteau (ressemblant à une masse d'arme). Selon l'iconographie qu'on lui connaît, Óðinn s'avance ici dans son grand manteau, coiffé d'un couvre-chef et portant la lance [6]. Le registre supérieur met en scène la symbolique axiale de cette arme : le dieu scelle une alliance avec le roi Ermanaric (assis sur son trône). Ce prince et Óðinn positionnent la lance d'une façon verticale pour dire que leur entente fait référence à un ordre « **polaire** ». La main du prince est hiérarchiquement sous celle du dieu. Rituel semblant bien plus ancien que ce document du XIe siècle. N'hésitons pas à l'interpréter à l'aune du premier *fuþark* où chaque rune, de par sa place dans cette écriture, correspondait à un nombre [7]. En effet, une main comporte 14 phalanges. Et 14 x 2 (mains) = 28, nombre qui est la valeur de ᚹᛁᚺ *wih* (Vé, à l'époque viking), terme signifiant « sacré », comme le prouve l'inscription de l'anneau d'or des Goths de Pietroassa (Roumanie) [8]. Rappelons également que les runes saxonnes (chères à Tolkien) étaient d'abord au nombre de 28. Or, les runes expriment le sacré.

Une seconde illustration fort connue, provenant de la décoration d'un casque de la période de Vendel (Suède), VIIe siècle, met en exergue une autre spécificité du dieu. Son casque (d'or) est crêté d'une tête d'aigle, l'oiseau capable de contempler le soleil, autrement dit le divin. Le mental solaire de l'Ase confère une même capacité. En avant et en arrière de cette pièce d'armure, volent deux oiseaux. Ce sont Hugin et Munin, les corbeaux métaphorisant respectivement la « **Pensée** » et la « **Mémoire** ». Dans un texte capital de l'univers scandinave, Le Dit de Grímnir, le dieu nous confie qu'il s'inquiète pour ces oiseaux mais ajoute que « **c'est pour Munin que je suis le plus anxieux** » [9]. La pensée et davantage encore la mémoire sont vitales sur la voie transformatrice. Mais, de par son plumage noir, le corbeau est associé à de funèbres images ; particulièrement en alchimie où il marque l'incontournable « **mort** » de la mesquinement humaine « **égoïté** », étape essentielle avant de parvenir à des états de conscience supérieurs. Avec Hugin et Munin, la pensée et la mémoire profanes, désormais défuntes, renaissent au service du sacré.

Deux loups accompagnent Óðinn. L'un se nomme Freki (« *Avide* ») et l'autre Geri (« *Glouton* »). Domptés, ils obéissent à l'Ase guide. La voracité des loups – qu'illustrent ces deux noms – transcrit les fonctions appétitives

---

6 *En ce trio divin, on reconnaît les trois fonctions indo-européennes que Georges Dumézil explicite dans son œuvre.*

7 *Pour les personnes qui l'ignoreraient encore, nous savons, depuis 1973 et l'ouvrage capital du professeur Heinz Klingenberg,* **Runenschrift – Schrifdenken, Runenschriften,** *que les runes de l'ancien fuþark correspondaient chacune à un nombre.*

8 *Le mot ᚹᛁᚺ vaudra, par ses trois runes (8 + 11 + 9) = 28. Cf. l'ouvrage de votre serviteur, Les Runes et la Tradition primordiale, qui vient d'être réédité aux Éditions des Amis de la Culture Européenne.*

9 *Cf. Régis Boyer,* **Les Religions de l'Europe du Nord**, *Éditions Fayard-Denoël, p. 571, strophe 20.*

inhérentes au corps physique et qu'il s'agit de juguler. En actualisant l'exemple de l'Ase maître des loups, un véritable initié ne saurait être un sybarite ou, dans le langage courant, un « gros jouisseur ». Les loups concernent donc le corps physique, de même que les corbeaux relevaient de la pensée.

Dernier attribut du dieu : l'anneau d'or Draupnir (nom qui signifie « Ruisselant ») duquel, toutes les 9 nuits, émanent 8 autres anneaux. On songe à une sorte de transmutation alchimique impliquant la phase dite de « multiplication » (au sens d'accroissement de puissance). Il faut imaginer ce cercle doré avec ses duplications superposées jalonnant une invisible colonne : 9 anneaux en tout, en écho à l'Arbre Yggdrasil, traversant les 9 mondes, auquel fut (sus)pendu Óðinn [10]. Durant l'année (ramenée au nombre idéal de 360 jours correspondant aux degrés du cercle [11]) la production, toutes les 9 nuits, se réalisera 40 fois. Et si ce nombre se fait énonciateur de la « **quarantaine** » purificatrice, il convient aussi de le considérer, au sortir de cette nécessaire épreuve, en tant qu'annonce d'un « **retour au principe** » [12] régissant chaque chose qui existe. Que l'anneau soit, semblablement au casque du dieu, forgé dans le métal solaire évoque l'Âge d'une originelle perfection [13] synonyme de commencement.

Comprenons bien que la personnification de cet Ase n'est pas destinée à une vitrine de musée. Ce que représente Óðinn était indispensable il y a mille ans et l'est avec la même force maintenant car notre environnement sociétal a subi un sévère assèchement du sacré. Si l'on se refuse farouchement à sombrer dans le gouffre d'aberrations qu'ouvrent devant nous les thuriféraires d'une mondialisation forcenée, le temps est venu de revivre les audacieux surpassements existentiels auxquels convie ce grand modèle initiateur.

P-G. Sansonetti.

*Notez que le corbeau volant devant le dieu montre un bec identique à la « **tête d'aigle** » (l'un des surnoms de Óðinn) crêtant le casque ; et ce, pour dire que l'oiseau noir se métamorphose en emblème des cimes (spirituelles) et du soleil (l'éclairement divin). En se référant au déjà cité Dit de Gr mnir, sa préséance dans ce cortège le désigne sans doute comme étant Munin. La mémoire sacrée (dès lors que reliée aux origines fondatrices) ouvre la voie vers la transformation de l'individu qui se conforme à ce que symbolise le dieu initiateur.*

---

10 *Il est également possible d'imaginer ces anneaux se disposant en une rosace selon 8 cercles occupant les directions de l'espace. Chaque cercle passe par le centre de deux autres et par celui de l'anneau les générant et placé au milieu de leur déploiement.*

11 *Depuis la découverte du célèbre disque de Nebra, dont une bordure d'or de 82° indique la distance à l'horizon entre les solstices d'été et d'hiver, nous avons la preuve irréfutable que les anciens astronomes germains utilisaient un cercle à 360°.*

12 *Cf. René Guénon,* **Le Roi du Monde**, *Éditions Gallimard, Paris, 19 p. 42, note 3.*

13 *Les Germains, semblablement que les Perses et les Grecs, devaient concevoir l'Histoire de façon cyclique et divisée en quatre Âges dont le premier était analogiquement comparé à l'or. À ce propos, conseillons l'excellent article de notre Camarade Alain Colomb dans le n° 70 (Printemps 2009) de* **La Mâove**, *revue de l'organisation des Oiseaux Migrateurs de Normandie dont Jean Mabire fut l'illustre inspirateur. Le retour de l'Âge d'Or est évoqué par la strophe 61 de la Völuspáainsiqu'au chapitre 52 de la Gylfaginning. Dans les deux textes, il est question de « tables d'or » provenant des ancêtres et sur lesquelles, on l'imagine, se trouve le savoir des temps premiers.*

Freya aux larmes d'or

Comme son nom l'indique, Freyja est la « dame » [1] et même la « souveraine », à l'égal de son frère jumeau, Freyr, le « maître », le « seigneur ». La sœur et le frère manifestent par excellence, la femme et l'homme. Leur gémellité les rapproche de Tuisto, figure originelle qui, dans le De Germania de Tacite [2], est « double » [3]. Ce thème, fort ancien, nous apprend que l'être au matin du cycle se révèle en deux personnes. Primitivement cette duplication parle d'une supra-humanité à la fois – et paradoxalement – mortelle et immortelle. Dans les mythes grecs, Castor et Pollux traduisent une condition identique. À la différence près, cependant, que Freyja et Freyr représentent, d'une part, la complémentarité du commencement et, d'autre part, l'état plus tardif durant lequel la dualité s'est installée. L'aurorale parité divine a laissé place à la femme et à l'homme. C'est ici que la mythologie germanique, nous allons le voir, fait preuve d'une remarquable subtilité.

En effet, l'appartenance du couple Freyja-Freyr aux temps premiers, l'Âge d'or du légendaire des Grecs et des anciens Iraniens, est emblématisé par ce métal solaire. Ainsi, lors de la forge des objets sacrés destinés aux Ases, Freyr reçoit un sanglier d'or doté du pouvoir de voler. Dans le bestiaire indo-européen, un tel animal est généralement associé à ce que l'on situe au début du cycle. René Guénon a pertinemment montré le rapport existant entre le terme sanscrit de vārāha, se rapportant au sanglier tout en désignant un continent dépendant du Pôle, et celui, grec d'Hyperborée [4]. Car ces deux termes désignent un même domaine polaire qui serait la terre d'un « état » – au double sens du terme : une société et ce qui constitue intrinsèquement un individu – initial détenant tous les arcanes d'un savoir transcendant. Il est dit que, parallèlement à son frère jumeau, Freyja chevauche un sanglier au pelage doré qui est en réalité un personnage, nommé Ottar,

Fibule germanique représentant un sanglier. En stylisant l'animal, le créateur de l'objet a volontairement exagéré les soies dorsales de façon à suggérer un rayonnement : image synthèse entre une moisson et un lever de soleil. Ce type de formulation symbolique se retrouve dans l'art grec et celui des Celtes. L'objet a été découvert à la Brodelbrunnen, aux environs de Bad-Pyrmont (Westphalie, Allemagne) et date du second-troisième siècle de notre ère.

transformé en cet animal surnaturel. Dans un poème du XIIe siècle, Le Lai de Hyndla, la déesse nous dit « **qu'étincelle le verrat aux soies d'or** » [5].

Dans le poème, Freyja s'efforce d'obtenir de la géante Hyndla [6] qu'elle serve à Ottar « **la bière du souvenir** » [7] afin qu'il puisse retrouver la mémoire de ses plus lointains ancêtres. Comprenons que Ottar, ayant déjà, par son apparence, « endossé » l'emblème de l'Âge d'Or, se doit de connaître sa généalogie complète. Relever d'une identité que blasonne le sanglier doré exige une ancestralité sans fausse note génétique.

Il faut préciser que cette apparence de sanglier d'or est sortie d'une forge où s'activent deux nains qui sont la transposition de forces élémentaires sises dans la densité de la matière. Le nain est un corps « comprimé » par le tellurisme [8] qui, en réciprocité, lui rend les métaux accessibles. L'un des nains se nomme Dáinn, c'est-à-dire « mort » et sans doute la

---

1 *Ce que rappelle le terme allemand* **Frau**.
2 *Chapitre II.*
3 *La première partie du nom, Tuis, est à rapprocher de l'allemand Zweiet de l'anglais Twin, termes signifiant « deux ».*
4 *Dans ses* **Symboles de la Science sacrée**, *Éditions Gallimard, Paris, 2002, chapitre XXIV.*
5 *Cf. Régis Boyer,* **Les Religions de l'Europe du Nord**, *Éditions Fayard-Denoël, Paris, 1973, p. 543, strophe 7.*
6 *Les géants personnifient souvent, comme les nains, des forces élémentaires agissant dans la nature. Ils possèdent un savoir inhérent à leur condition mais se révèlent souvent dangereux car hors de la cohérence instaurée par les Ases.*
7 *Le Lai de Hyndla, dans Les Religions de l'Europe du Nord, op. cit., p. 551, strophe 45.*
8 *Ces créatures vivent principalement dans le sol (les nains de jardin en sont l'ultime avatar). Ainsi, ils « font corps » avec ce que notre environnement offre de plus compact.*
9 *Ottar (dit « Le Simple ») est ce que l'on nomme, à l'époque viking, un être d'exception méritant le qualificatif de hamramm, capable de modifier sa « forme interne », lahamr, ou corps subtil. Dáinnet l'autre nain qui l'assiste « forgent » (modifient) la hamrde Ottar de façon à la rendre conforme au thème de l'Âge d'Or.*
10 *Dans la Chrétienté, ce rôle est dévolu à saint Éloi qui patronne les orfèvres.*
10 *Dans son ouvrage,* **Structures de la Mythologie Nordique**, *Éditions Maisonneuve et Larose, Paris, 1972, p. 9.*
11 *Cf. la Lokasenna, dans* **Les Religions de l'Europe du Nord**, *op. cit., p. 430, strophes 29-32.*
12 *Cf., dans ce même numéro, l'article de P-G. Sansonetti.*
13 *Cf., dans ce même numéro, l'article de P-G. Sansonetti.*
14 *Comme cela est dit dans* **Le Voyage de Skírnir**, *ibid., p. 117, strophes 19-22 ;*
15 *Cf. la Völuspá, ibid., p. 475, strophes 8 : aux Ases qui viennent d'organiser le monde «… rien ne manquait en fait d'or ».*
16 *Nom qui signifie « Monde du Vacarme » où demeure un géant ennemi des Ases.*
17 *Comme le précise la* **Gylfaginning** *(chapitre 34).*

force qu'il exprime est-elle la limite du vivant. Comme tel, il travaille l'or [9], métal soustrait à toute dégradation et, de la sorte, en accord lumineux avec l'éternité [10].

L'autre aspect de Freyja qui, de fait, l'apparente à l'Aphrodite des Grecs, est son côté voluptueux. Personnifiant la beauté, elle ne peut qu'apparaître des plus désirables. De plus, elle et son jumeau, Freyr, sont des Vanes et incarnent ce que Renauld-Krantz [11] dénomme les « **fonctions appétitives et organiques** » et, en conséquence, l'éros. Du reste la géante Hyndla ne se prive pas de raillerFreyja pour ses supposées frasques amoureuses et le pervers Loki ne ménagera pas ses sarcasmes contre elle en pleine assemblée solennelle des Ases [12]. En fait, il faut bien comprendre que les jumeaux Freyja-Freyr, tout en figurant, comme on l'a dit, l'excellence des origines, représentent aussi la perte partielle de ladite excellence dans ce que René Guénon et Julius Evola dénommeraient l'involution consécutive au cycle. La distinction, l'élégance et la beauté peuvent perdurer, certes, mais se chargent aussi des avanies d'une époque s'inscrivant dans ce que les Nordiques dénommaient l'Âge du Loup (celui de Fer pour les Grecs). Et Freyr fait preuve des mêmes faiblesses. Il ira jusqu'à offrir les pommes d'or de l'immortalité et l'anneau sacré Draupnir (également d'or), porté par Óðinn, en échange des faveurs d'une géante qu'il désire ardemment. Exprimant la supra-humanitédes Ases, le métal solaire ne sert plus qu'à monnayer une sexualité dévoyée.

Si, d'une façon générale, le rôle des jumeaux divins consiste, partout où cela s'impose, à répandre une joyeuseté dans le vécu des êtres et l'abondance dans les récoltes, Freyja et Freyr, par leur vulnérabilité, montrent que l'humaine condition a aussi pour effet redoutable de corroder l'ordre souverain des Ases. En cela, le mythe met en garde contre un comportement ne cessant de s'amplifier catastrophiquement dans nos sociétés actuelles : l'hédonisme endémique détournant les individus de l'aspiration à l'éthos empreint de grandeur qui devait motiver leurs ancêtres jusqu'au XXe siècle. Dans l'entre-deux guerres, les fêtes de villages ou de quartiers (de nos villes européennes non encore devenues des mégapoles mondialisées) voyaient jaillir, en garçons et filles, une saine allégresse – mêlée de sensualité – évocatrice de Freyja et Freyr. Par les sombres jours que nous traversons, les raves party et autres rassemblements de foules décérébrées à grands coups de percussions, ce couple fraternel est remplacé par Loki et ses acolytes de ÞrymheimR.

Toutefois, il est un thème qui redonne à Freyja une émouvante dignité et se fait le rappel de l'Âge premier. On nous dit que la déesse a pour amant un personnage divin appelé Óðr, nom que des mythologues ont rapproché de Óðinn et que l'on traduirait par « enthousiasme magique ». Óðr serait alors ce qui caractérise Óðinn, dieu de l'initiation : l'« **enthousiasme** », disons un « **élan de l'âme** ». En couple avec

Trouvés dans la tombe anglo-saxonne de Benty-Grange (Derbyshire, Angleterre), les restes de ce casque montrent qu'il comportait sur son sommet un sanglier doré. Référence à Ottar et, donc, à Freyja ou à Freyr.

Freyja, Óðrlui confère ainsi une sacralité sans laquelle, à l'évidence, la beauté s'englue dans le bourbier de l'humaine condition. Lorsque, par nécessité, Óðr s'absente, la déesse pleure « **et ses larmes sont d'or rouge** ». Magnifique image qu'il nous revient de méditer chaque jour : désireuse de sacré, Freyja, par ses pleurs, suscite le doré de l'Âge premier mais teinté d'aurore comme pour annoncer l'inéluctable renouveau au lendemain du Ragnarök.

Nathalie Berty

Représentation de Freyr en dieu des moissons sur une pierre du XIe siècle. Il brandit sa faucille comme en signe de triomphe et d'accomplissement en regardant derrière lui le travail saisonnier que résume ce qui semble être une gerbe liée. Au-dessus se tient le disque solaire. Rappelons que les princes de Suède prétendaient descendre de Freyr et Freyja. Une gerbe de blé se retrouve dans les armoiries de la famille royale Vasa dont le nom, précisément, signifie « gerbe ».

Mimir

Mimir occupe une place singulière dans le panthéon nord-germanique. Bien qu'il en soit une des figures de premier plan, sa nature est ambiguë, sa naissance obscure et sa mythologie réduite à deux thèmes, la « source de Mimir » et la « tête de Mimir », tête coupée par les dieux vanes et conservée embaumée par Odin qui en reçoit les conseils. Aucun culte ne lui est adressé. Sa naissance est obscure. Contrairement à la plupart des figures individualisées du panthéon, il n'a ni père, ni mère, ni famille. Tout juste des fils dont on ne sait rien, pas même qui est leur mère. Mais le plus étrange est l'ambiguïté de sa nature. On sait que le panthéon nord-germanique comporte une partie structurée en quatre classes principales qui ont chance de remonter à la période commune des Germains, où on reconstruit leur nom, les dieux **tīwa-* et les alfes **alba-*, **albi-* d'un côté, les géants **etuna-* et les nains **dwerga-* de l'autre ; de plus, la classe des dieux se subdivise en deux sous-classes, les ases et les vanes, qui se sont affrontés avant de se réconcilier.

Mis à part quelques flottements, notamment entre géants et nains, alliés contre les dieux, la répartition est bien établie et paraît ancienne puisque leurs noms sont germaniques communs. Or tel n'est pas le cas pour Mimir dont les *thulur*, petits poèmes énumératifs, font un géant, mais qui dans le chapitre quatre de l'*Ynglinga saga* tient manifestement la place d'un ase, puisqu'il est envoyé par les ases comme otage chez les vanes après leur réconciliation, alors qu'il y est qualifié d'homme. Mimir ne figure pas dans les listes des douze dieux de Snorri. Mais il n'est jamais fait mention d'une mort de Mimir alors qu'il a été décapité par les vanes et que sa tête a été récupérée par Odin.

Le nom de Mimir

On reconstruit quatre formes pour son nom :

**mīm-a-* qui se superpose exactement au grec mîmos « imitateur », « mime ».

**mīm-e/an-* qui correspond à la flexion faible de l'adjectif germanique.

**mīm-ja-*, à la base de la forme mīmir, suffixe de nom d'agent.

**mīm-inga-*, *-unga-*, suffixe de noms propres d'hommes.

L'équivalence de la première forme avec le grec *mîmos* « imitateur », « mime », suggère de rattacher l'une et l'autre à la racine **mē-* « mesurer » à laquelle se rattachent également le nom indien de la *māyā́* « puissance surnaturelle de création mentale » et le nom grec de la *mêtis* « sagesse », « ruse ».

Mimingus, l'épée Mimung et Mimir

Dans le conflit qui oppose Høtherus à Balderus pour l'amour de Nanna, transposition romanesque du mythe de Baldr, Saxo Grammaticus, *La geste des Danois*, 3,2,5-6 met en scène une figure qu'ignorent les autres sources, Mimingus « **satyre des bois** », c'est-à-dire sylvain dans la mythologie classique et, du point de vue de la mythologie germanique, nain. Ce personnage possède à la fois la seule épée capable de tuer Balderus, par ailleurs invulnérable, et un bracelet qui fait la fortune de celui qui le porte. Ces deux objets s'identifient immédiatement : l'épée correspond à la branche de gui qui sert à tuer Baldr et le bracelet à l'anneau Draupnir d'où tombent comme des gouttes huit anneaux tous les neuf jours, et qu'Odin déposera sur le bûcher funéraire de son fils Baldr. Par ces deux objets qu'il détient, et que Høtherus doit lui ravir pour parvenir à ses fins, le nain Mimingus se trouve au centre de ces événements tragiques dont la signification est bien connue : la mort de Baldr représente l'entrée dans le dernier âge du monde, celui qui s'achèvera par le Crépuscule des dieux, et qui commence par une défaite des dieux affrontés aux hommes, événement significatif qui n'est rapporté que par Saxo, qui ne l'a pas inventé : déjà César, *Guerre des Gaules* 4,7,5 évoquait les Suèbes « **à qui les dieux eux-mêmes ne pourraient se mesurer** », et les *Tuatha Dé Danan*, les dieux du panthéon irlandais, sont vaincus par les Fils de Mil, ancêtres des Irlandais, et se réfugient dans les tertres. La plus ancienne attestation du mythe est une transposition qui figure dans *Beowulf*, vers 2435-2489, où elle est associée à l'unique

donnée incontestablement historique du poème : *Here*beald (Baldr) et *Hædc*yn (Hod) y sont les frères de Hygelac, le Chochilaicus de Grégoire de Tours. Herebeald est tué accidentellement d'une flèche par son frère Hædcyn.

L'épée de Mimingus est l'instrument du destin, qui correspond à la flèche de Hædcyn et à la branche de gui du récit de Snorri. Le nain détient aussi le bracelet de fortune qui en représente la contrepartie bénéfique, celle qu'incarne *Hoddmimir* « Mimir au trésor ».

L'épée fatale suppose un forgeron qui a « forgé le destin » comme les dieux, au début de ce monde, ont forgé la fortune. Or dans la version de la *Thidreks saga*, Vélent, qui a forgé l'épée *Mimung* pour le roi, se ravise, la garde pour lui et en fabrique une autre en tout point identique pour le roi : ce trait relie le nom de l'épée et celui du nain à la notion d'imitation, de reproduction fidèle. Le rapport formel avec le grec *mîmos* « imitateur » n'est donc pas une simple coïncidence. Mimingus est immensément riche grâce au bracelet et l'épée qu'il détient a le pouvoir de changer le cours du monde. À partir de là, l'identification du personnage à Mimir devient envisageable. Le personnage de *Hoddmimir* « Mimir au trésor » fournit l'intermédiaire avec le sylvain Mimingus avec son trésor, *hodd*, et son bois auquel se relie un tournant de l'histoire du monde. Pour le bois de Mimingus, ce tournant est la mort de Baldr ; pour celui de Hoddmimir, c'est la renaissance de l'humanité après le crépuscule des dieux : *Líf* « vie » et *Lífþrasir* « exubérance de vie » y trouveront refuge pour se protéger du Grand Hiver. On rappellera en passant que le Grand Hiver, qui se retrouve dans l'Avesta, n'est pas une invention de part et d'autre : c'est l'une des concordances irano-scandinaves mises en évidence par Ström (1967 : 182 et suiv.) qui a montré que deux récits de l'histoire du monde, comportant une cosmogonie et une eschatologie, la *Prédiction de la prophétesse* eddique et le *Bundahišn* dans ses deux versions, indienne et iranienne, présentent vingt et une concordances dont le Grand Hiver et le mariage incestueux des Vanes et celui du mazdéisme qui ne peuvent s'interpréter que par un héritage récent ou un emprunt, mais dont les intermédiaires n'apparaissent pas.

Ces rapprochements, joints aux observations qui précèdent, conduisent à une première conclusion : qu'il s'agisse d'une quatrième forme du nom de Mimir ou d'un nom d'épée pris pour un nom d'homme, Mimingus réfère à une entité du destin du monde liée au bois comme l'est Mimir à son arbre le *Mimameiðr*. Au destin tragique symbolisé par l'épée se joint la fortune symbolisée par le bracelet. Ainsi compris, l'épisode de Mimingus du récit de Saxo présente une signification et constitue un témoignage décisif pour l'interprétation du personnage de Mimir. A son tour, cette interprétation peut être poursuivie à l'intérieur du domaine germanique, et à l'extérieur.

L'arbre du monde, l'arbre du soleil et la tête coupée de Mimir

S'il faut identifier, comme on le fait ordinairement, le *Mimameiðr* « arbre de Mimir » à l'arbre Yggdrasil, la forme scandinave de l'arbre du monde, une nouvelle interprétation de la décapitation de Mimir peut être proposée. Il suffit d'interpréter le premier terme comme un génitif d'identification « l'arbre de Mimir » = « l'arbre Mimir ». De même, pour l'arbre Yggdrasill, les manuscrits de la Voluspa 19 flottent entre le nominatif *asc… heitir Yggdrasill* et le génitif *asc… heitir Yggdrasils* « **Il se nomme arbre** (d')**Yggdrasill** ». Cette hypothèse permet de comprendre pourquoi Mimir a pu être identifié à un nain sylvestre. La tête coupée de Mimir serait donc le soleil, tête de l'arbre cosmique. On comprend par là pourquoi Odin a besoin de lui. Odin prolonge le *Wōdanaz germanique, ancien Ciel nocturne, comme l'Ouranos étoilé d'Homère : il est borgne parce qu'il lui manque l'un de ses yeux, le soleil. On comprend aussi pourquoi Mimir a survécu à sa décapitation, et comment il peut continuer à boire chaque jour l'hydromel de la source : arbre, il boit par ses racines. L'arbre cosmique est un archétype universel et multiforme. L'une de ses formes est l'arbre du soleil, largement représenté dans le domaine baltique. Comme les autres, cette forme a suscité un foisonnement d'images et de spéculations, mais leur base commune reste saisissable : il s'agit au départ d'un arbre bien réel, derrière lequel on voit le soleil se lever ou se coucher à un moment de l'année comme dans la *daina* lettonne (trad. Jonval 1929 : 65) : « **Touffu a grandi le pommier près de la porte de la maison du frère. Saule** (le soleil féminin) **elle-même est assise dans les branches, la Fille de Saule dans les branches d'en-bas.** » L'observation correspond nécessairement à une certaine période du cycle annuel qu'elle permettait de déterminer à une époque où le comput du temps était rudimentaire, réduit au cycle des saisons, et aux lunaisons. Cette détermination de l'année

solaire à partir d'un arbre, sûrement antérieure à l'utilisation d'instruments comme le gnomon, donne un sens à l'expression « **arbre de mesure** (du temps) » *miǫtviðr, Voluspa* 2.

Un parallèle indien à la décapitation de Mimir : la décapitation de Viṣṇu

Un des traits essentiels de la mythologie de Viṣṇu, dieu védique qui devait devenir l'un des trois grands dieux de la triade de l'hindouisme, est sa décapitation. Un passage du *Śatapatha brāhmaṇa* 14,1,1 l'expose : les dieux décident de sacrifier ; Viṣṇu est le premier à atteindre le terme du sacrifice et devient le meilleur des dieux. Jaloux de lui, les autres persuadent les fourmis de ronger la corde de son arc, dont l'extrémité lui tranche la tête. Viṣṇu a été longtemps identifié à tort au Soleil, mais le passage permet de rectifier cette interprétation : seule, la tête de Viṣṇu s'identifie au soleil. Viṣṇu lui-même s'identifie au gnomon (Falk 1987). Or le gnomon est l'artefact qui remplace l'arbre du soleil du stade antérieur de la technique de la mesure du temps. Avant de diviser le jour en sous-unités, les primitifs ont cherché à déterminer les solstices. A cet effet, ils ont pris comme repères des sommets de montagnes ou des arbres, d'où l'arbre du soleil. Mais l'arbre du soleil a pu servir ultérieurement à subdiviser le jour, d'abord par la mesure de l'ombre portée, puis par sa place sur le cadran, comme sur les cadrans solaires ultérieurs. C'est à partir de l'arbre que peut se comprendre l'image de la décapitation. Le soleil rouge du soir ou du matin qui s'éloigne de l'arbre pris comme repère peut être assimilé à une tête coupée qui se détache du tronc. Le gnomon en conserve parfois le souvenir : ainsi celui que décrit Pline, *Histoire naturelle*, 36, 72-73 : sa pointe était surmontée d'une boule dorée assimilée à une tête humaine.

L'ombre portée

Avec l'identification de Viṣṇu au gnomon, un passage de la *Vājasaneyi saṃhitā* 8,2 prend un relief particulier : « **Puissé-je, ô Viṣṇu, ne pas te fouler du pied ! Puissé-je, ô Agni, approcher ton ombre avec respect ! Tu es le séjour de Viṣṇu.** » Il en va de même pour deux phrases de Saxo, si l'on rapproche Mimingus-Mimir de Viṣṇu. Evoquant le moment où il arriverait à destination, Gevarus conseilla à Høtherus de monter sa tente à l'abri du soleil, dans l'ombre de l'antre où Mimingus vivait, et d'éviter que l'ombre de cette tente n'assombrisse en retour le seuil de la caverne, de peur que son voile obscur, chassant étrangement la lumière, ne dissuade le satyre de sortir de son repaire (Høtherus suit ces recommandations et reste aux aguets et sans dormir pendant les révolutions du soleil jusqu'à ce que) « **pendant une nuit blanche où il se morfondait, l'esprit rongé par le souci, l'ombre de Mimingus passa sur sa tente.** » (trad. Troadec). Ici, la version de Saxo conserve un vestige de la réalité sur laquelle se sont édifiées les mythologies, les légendes et les spéculations ultérieures : la difficile mesure du cycle annuel du soleil et les précautions qu'il faut prendre pour la réussir.

Viṣṇu et Mimir, conseillers du dieu souverain

Viṣṇu joue auprès du dieu souverain Varuṇa, ancien Ciel nocturne, le même rôle de conseiller que la tête de Mimir auprès d'Odin selon *Ṛgveda* 1,156,4 : « **Le roi Varuṇa et les Aśvins suivent l'avis de ce fidèle camarade des Maruts. Il maintient l'efficacité suprême, qui procure la lumière du jour, et, avec son compagnon** (Indra), **Viṣṇu ouvre l'enclos** (la caverne Vala). »

Viṣṇu, Mimingus et le pôle

Le Viṣṇu *Nārāyaṇa* « **celui de la voie des seigneurs** » du *Nārāyaṇīya Parvan* du *Mahābhārata* (Esnoul 1979) réside au nord de l'Océan de lait, au-delà du Mont Meru, donc au centre du monde, dans la région du pôle nord de notre cosmologie. Ce qui correspond à la situation de Mimingus, *La Geste des Danois*, 3,2,5 (trad. Troadec) : « **Les mortels pouvaient trouver difficile l'accès au domaine du satyre, car ils n'avaient pour toute route qu'un sentier que les obstacles rendaient malaisé, d'autant plus que la majeure partie du chemin était perpétuellement soumise aux rigueurs d'un froid dévastateur. Gevarus invita donc Høtherus à mettre les rennes sous le joug et à les atteler à un chariot pour franchir très rapidement les crêtes gelées des montagnes**. » La concordance s'explique par la nature même des entités comparées : l'arbre du soleil, dont le gnomon est le substitut, s'identifie à l'axe du monde qui relie le pôle terrestre au pôle céleste, l'étoile polaire. L'antiquité de cette conception dépasse celle de la tradition indo-européenne : c'est un archétype universel.

L'origine et les avatars de Viṣṇu

Bien qu'ils ne se fixent que tardivement, les avatars sont, dans leur principe, anciens pour Viṣṇu : le *Ṛgveda* 3,55,10 ; 7,100,5-6 mentionne ses « formes variées », et l'on ne sait rien de sa naissance. C'est exactement la situation de Mimir, seul être mythologique important dont les parents sont inconnus et dont la nature est flottante : ase, géant, forgeron, nain représentent quatre formes différentes du même personnage, on est tenté de dire : quatre avatars. Mime forgeron et Mimingus sylvain correspondent au premier avatar de Viṣṇu, le nain, transposition de l'ombre du soleil au zénith. Mais quand le soleil est au plus bas dans le ciel, il étend son ombre à l'infini, au « pas extrême » de « **Viṣṇu aux grandes enjambées** » et devient un géant. Et ils sont liés l'un et l'autre aux régions polaires.

L'asile

Viṣṇu a un lieu d'asile, *pā́thas-*, *Ṛgveda* 3,55,10 « **Viṣṇu, le gardien, garde l'asile suprême !** » Il en va de même pour Hoddmimir « Mimir au trésor » dont le bois servira de refuge à Lif et Lithrasir pendant le Grand Hiver.

La progéniture

Bien qu'on ne lui connaisse pas d'épouse, Mimir a des fils que mentionne la *Voluspa* 46. Il en va de même pour Viṣṇu qui préside à la procréation, façonne la matrice *Ṛgveda* 10,184,1 a, veille sur la semence 7,36,9 b et qui est entouré de femmes 1,156,2 ; 3,54,14. Mais à l'époque védique il n'a pas encore d'épouse.

La mesure

La mesure du temps exprimée en indo-européen par la racine **mē-* ne s'opère directement que dans un cas privilégié, celui du mois défini par le cycle de la lune, dont le nom est tiré de cette racine. Pour l'année et ses subdivisions, il faut passer par la mesure de l'espace. L'acte essentiel de Viṣṇu, les trois pas, s'exprime par le représentant de cette racine précédé du préverbe *ví-*.

Appliquée à la fabrication d'un objet, la racine signifie « faire sur mesure », « reproduire à l'identique », « imiter ». L'épisode de l'épée reproduite par le forgeron Mime illustre cette signification. L'importance de l'acte apparaît lorsqu'on prend en considération deux dérivés grecs, *mîmos* précité et *mímēsis* « imitation », dont Platon fait la base même de l'art, et l'indo-iranien **māyā́* « **pouvoir merveilleux d'invention, de création, bonne** » (**su-*) ou mauvaise (**dus-*) puis, en Inde, « illusion », dont Viṣṇu est le maître. On voit par là que la reproduction d'objets à l'identique a une valeur symbolique. On en a des exemples dans le mythe védique de la coupe de Tvaṣṭar reproduite en trois exemplaires par les Ṛbhus ou le mythe romain du bouclier du dieu Mars reproduit en douze exemplaires par Mamurius Veturius. Les trois coupes figurent les trois saisons de l'année védique, les douze boucliers les douze mois de l'année de Numa, l'original, par sa forme circulaire, représentant le cycle annuel, ce qui nous ramène à la valeur fondamentale de la racine « *mesurer le temps* ».

Il ne faut pas attribuer à ces rapprochements inattendus plus de signification qu'ils n'en ont. On se gardera de reconstruire sur cette base une figure du panthéon indo-européen d'où proviendraient par héritage Viṣṇu et Mimir. Ce que l'on reconstruit est d'une autre nature, comme c'est souvent le cas dans le domaine mouvant de la mythologie : il s'agit de la liaison persistante entre un certain nombre d'images, de symboles, de thèmes narratifs liés à la mesure du temps au moyen de l'arbre du soleil ou de son substitut le gnomon.

Jean Haudry

Bibliographie

Cette étude est une version allégée de mon article *Mimir, Mimingus et Viṣṇu* paru dans la *Festschrift für Anders Hultgård*, RGA-E Band 31, 2001, pp. 296-325. Mais elle a bénéficié de l'article *Mimir* publié depuis lors par F.X. Dillmann dans le RGA.

- Dillmann François-Xavier, 2002 : article *Mimir, Reallexilon der Germanischen Altertumskunde*, Berlin New York, Bd 20 h 38-43.
- Esnoul Anne-Marie, 1979 : *Le Nārāyaṇīya parvan du Mahābhārata*, Paris : Les Belles Lettres.
- Falk Harry, 1987 : *Viṣṇu im Veda, Festschrift für Ulrich Schneider* : 112-133.
- Jonval Michel, 1929, trad. *Les chansons mythologiques lettonnes*, Paris : Picart.
- Ström Åke V., 1967 : I*ndogermanisches in der Völuspa*, Numen, 14.3 : 167-208.
- Troadec Jean-Pierre (trad.), 1995 : *La Geste des Danois* par Saxo Grammaticus, Paris : Gallimard.

Thor et la consécration de la volonté

Combat de Thor contre les Géants (1872) par Mårten Eskil Winge.

Thor (Þórr en vieux-norrois) est probablement le principe divin, la figure divine du panthéon nordique, avec lequel les peuples vikings, et donc les fondateurs de la Normandie, faisaient le plus corps, avec lequel ils nouaient la plus grande connivence, la plus grande proximité, et nous verrons pourquoi : que ce n'était pas pour sa seule référence à la force et à la brutalité guerrières, comme les clichés modernes [1] voudraient nous le faire croire. Ce que représentait pour eux cette divinité était largement plus profond, complexe, subtil et fondamental, comme nous nous efforcerons de vous le montrer. Thor est de loin le plus associé aux prénoms vikings que l'on retrouve dans nombre de noms de familles [2] et toponymes [3] normands. Nous verrons les raisons de cette familiarité avec ce « *dieu copain* » – pour paraphraser Maît'Jean dans les Dieux maudits – qui sied aux peuples de marins conquérants devant affronter de grands dangers, et garder l'esprit volontaire.

En effet, comme nous le rapportent les *Eddas*, le plus ancien recueil de mythologie scandinave connu, Thor était pour les anciens Germains gage de protection et de victoire. *Thonar* (*Þonar* en graphie germanique) est le nom le plus ancien que nous en connaissons. Sa personnalité est ancienne et complexe : déjà peut-on estimer le voir figurer, avec son marteau levé, parmi les pétroglyphes de l'âge du bronze. Peu à peu, ce fils d'Odin et de Jörd (« *la Terre en friche* ») a pris les attributs du dieu Tyr (plus anciennement dénommé *Tiwaz*), et il prit bientôt l'importance d'Odin (*Oðinn*) – aussi nommé *Alfadir*, le « *père de tous* » – sur plus d'un point. Sa mère, aussi évoquée sous le nom de *Fjœrgynn* (ou *Þorfjörginn*), est celle « *Qui donne la vie* », mais peut aussi faire référence à « *la Montagne* » [4].

Son apparence et ses attributs.

Il est décrit par les mythes comme d'apparence jeune, avec une barbe rousse, doté de son marteau magistral appelé *Mjöllnir*. Muni de gantelets magiques lui permettant de manipuler ce dernier souvent porté à incandescence, il est doué de maîtrise de la force fulgurante. Pour se transporter à travers les mondes et y faire régner l'ordre, il dispose d'un char tiré par deux boucs. Sa stature est forte, puissante et musculeuse, sa taille bien prise par une ceinture de force multipliant sa force. C'est le « *dieu qui tonne* » (*Thunrar*), céleste donc : lorsqu'il déchaîne la foudre, frappant de son marteau, sa barbe et sa chevelure rousses s'illuminent du feu de l'éclair, la terre tremble de tout son entier sous les roulements du tonnerre. A l'aurore comme au crépuscule, les nuages écarlates reflètent les flammes que ses yeux lancent. Il incarne la force virile en action, la force

de vie dans le feu du sang. Þonar signifiera plus tard dans le lexique des langues nord-européennes : tonner, tonnerre, grondement, vrombissement, résonance, bourdonnement, « *marteler le crâne* » (allemand *dröhnen*), retentissement (latin *tonare*, allemand *ertönen*).

Son marteau magique a été forgé par un nain. Son nom, *Mjöllnir*, signifie « *le Broyeur* ». Thor le brandit pour foudroyer les « *fils des rochers* », les géants personnifiant la pétrification existentielle de l'être, l'être perçu comme bloqué, saturnien, conditionné par les limitations physiques de l'incarnation, et par la conformation mentale de l'individu au comportement égotique.

Statuette de Thor en bronze retrouvée en 1815 à Eyrarland en Islande.

Le grand pourfendeur de géants, et « consécrateur » du renouveau printanier.

À l'inverse de « l'anti-dieu » Loki et des géants qui veulent les principes (les déesses) pour eux-mêmes, Thor combat pour Asgard. Il symbolise le courage pur, désintéressé, de celui qui fait ce qui doit être fait. Grand pourfendeur de géants, c'est le dieu de la force guerrière par excellence. Laissons *l'Edda* l'illustrer ici :

« **C'est le plus fort de tous les dieux et de tous hommes.** [...] **Thor possède deux boucs, appelés *Tanngniost*** [« *Dents-Grinçantes* »] **et Tanngrisnir** [« *Dents-Étincelantes* »], **ainsi qu'un char dans lequel il se déplace et qui est tiré par les boucs ;** [...] **Il possède également trois objets précieux. Le premier d'entre eux est le marteau *Miöllnir* : les géants du givre et les géants des montagnes le reconnaissent quand il est brandi, et cela n'est pas étonnant car il a fracassé le crâne de maint de leurs pères ou de leurs parents. Le second objet qu'il possède est excellent : c'est une ceinture de force ; lorsqu'il s'en ceint, sa *« force d'Ase »* s'accroît du double. Le troisième objet précieux qui lui appartient est de très grande valeur : ce sont des gants de fer ; il ne peut en être dépourvu quand il veut saisir le manche du marteau** ».

A lui s'opposent les titanesques et maléfiques entités que sont les géants, et particulièrement les Thurses du givre, maîtres de l'hiver. Ils se situent à Utgard. Là, au Nord et à l'Est, se trouve leur monde, Jotunheim. Plein Est se dresse la Forêt-de-Fer (Jarnvid), séjour des géants à forme de loups. Plein Nord se trouvent les plus redoutables : les géants du givre (Hrimthursar). Êtres de pierre monolithiques, créatures démesurées, ils personnifient l'absence de vie, la force aveugle de la matière brute, l'immobilité, l'incolore, l'uniformité, en fait, l'antithèse de la vie. De l'hiver ils font leur empire. Tels montagnes ou rocs puissants émergeant des glaciers embrumés dans l'obscurité hivernale, la vie semble figée, abolie, oppressée autour d'eux. Chaque année, armé du marteau Mjöllnir, Thor s'en part vers l'Est les combattre, pour libérer la Terre (personnifiée par Jörd, sa mère) de leur emprise, pour conquérir le printemps, consacrer la vie. Pourfendre les géants et autres trolls constitue l'une de ses occupations favorites. Il va sans cesse vers l'Est pour en découdre avec les géants, ennemis des dieux et des hommes, dans son char dont le roulement provoque le tonnerre dans son sillage, tiré par ses boucs.

Ainsi le décrit Thjodolf dans sa **Haustlong** :

« **Le fils de Jörd s'en allait vers le jeu du fer** [= *la guerre*] **et le sentier de la lune** [= *le ciel*] **résonnait sous lui**. [...] **Les lieux sacrés des Puissances** [= *le ciel*] **brûlaient devant le parent d'Ullr** [= *Thor*]. **La terre, abîme des profondeurs, était fouettée de grêle tandis que les boucs tiraient le dieu au char en route vers Hrungnir** [= *un géant*]. [...] **Les rocs tremblaient, les falaises frémissaient, le ciel élevé ardait** ».

C'est ainsi qu'il fracassa Hrungnir, le Rocher-Nu, géant à la tête et au cœur de pierre, de son marteau Mjöllnir, sous un éclair de chaleur et de lumière que nous pouvons voir comme l'étincelle, l'éclair précurseurs du renouveau. Ainsi, par le fer et le feu, la terre se réchauffe, se libère de la pesanteur hivernale, s'ouvre à nouveau à la vie. Le soleil reprend sa route triomphante.

Il est d'ailleurs à noter comme fort symbole que Thor a épousé Sif-aux-cheveux-d'or après

---

1 *… et autres vulgaires « roteurs de bière » au marteau de Thor tatoué sur le bras qui voudraient réduire cette divinité aux limitations égotiques de leurs personnalités, imagerie dans laquelle les ennemis de notre plus ancienne Mémoire se plaisent à ramener toute référence aux Vikings.*

2 *Comme Thouroude (Thorvald), Toustain (Thorstein), Touffrey (Thorfrid), Thoubert (Thorbert), Tougard (Thorgard), Tourquétil (Thorketill), Turgis (Thorgisl), Turgot (Thorgaut), Turmod (Thormod), Turrou (Thorulf), Turquet (Thorketill).*

3 *On dénombre plus de 80 noms de lieux en Normandie comportant une référence à Thor. Cf.* **Vikings et Noms de lieux de Normandie**, *de Jean Renaud, Éditions OREP.*

4 *Selon Renauld-Krantz conjoignant la montagne et l'éclair ;* **Structures de la Mythologie Nordique**, *op. cit., p. 114. Notons aussi la relation symbolique entre la montagne et les boucs/bouquetins de Thor.*

qu'elle ait toujours refusé le géant Hrungnir, malgré toutes les avances qu'elle eut à en subir. Sif apparaît comme une montagne couverte d'épis mûrs et d'herbe verte. Et elle a déjà un fils : Ullr [5], qui représente la permanence de la force de vie à travers l'hiver. De même se justifie l'ascendance dont on l'a pourvu en en faisant le fils de Jörd (« *Terre* »), encore appelée *Fjœrgynn* (« *Qui favorise la vie* »).

Nous sommes là confrontés à un ensemble d'images célestes volontiers solaires. C'est en effet avec son marteau que l'on peut rapprocher de la hache de combat, attribut du dieu-soleil sanctificateur, représenté sur les pétroglyphes de l'âge du bronze, que Thor s'adonne à l'acte de consécration, de “sanctification” du printemps, aurore de l'année, à l'Est, là où naissent les aurores, printemps de la journée. N'est-il pas aussi le dieu au char, ce qui convoie assez bien l'image du dieu du soleil ? Ce n'est pas un hasard, encore, si Thor a donné son nom au jeudi, dans toutes les langues germaniques (*þórsdagr* en vieux-norrois), tout comme Jupiter chez les Latins. Tel Mars régissant la constellation de la naissance du Printemps, le Bélier, il s'associe au fer et au feu pour bouter dans sa fureur rouge les forces qui gèlent, entravent, immobilisent la vie.

Une force destructrice au service de la vie.

Le monde ordonné est gouverné par la force du dieu à la barbe rouge, elle triomphe dans l'éternelle violence. Thor est certes fortement associé à la force destructrice (du feu, de la foudre, de l'orage, de la guerre), mais dans un élan protecteur, défendant dieux et hommes contre les forces du mal. Il s'impose aussi comme protecteur de la fécondité. En effet, après l'orage vient la pluie fécondante, indispensable. Et il ne faut pas oublier sa dimension magique : par exemple, c'est avec son marteau, que, dans l'ancienne tradition, les mariages furent souvent « bénits » [6]. Thor n'est pas la foudre purement destructrice, ni le feu exclusivement dévastateur, et surtout pas la force pure, il n'est jamais la magie noire. Jamais il n'agit avec méchanceté, malfaisance ou cynisme. Toujours peut-on voir en ses interventions quelque chose de bon, secourable. C'est un dieu tutélaire. Son rôle majeur est de protéger. Dans son combat permanent contre les géants et en maintenant en respect le serpent monstrueux *Jörmungand* qui ceint la Terre-du-Milieu (*Midgard*, la terre des hommes), il assure l'ordre et la protection des hommes.

Ce que les runes nous en disent.

De récentes études, de ces dernières décennies, sont venues conforter et préciser ce que Thor représentait, éveillait chez les anciens Germains. Ces études sont basées sur l'analyse de leur lexique le plus ancien écrit en runes. En effet, ce qu'on appelle l'ancien *futhark*, composé de 24 runes, était l'écriture la plus ancienne que nous leur connaissons. Elle était strictement réservée à un usage magique, sacré.

À cette époque (avant le VIIe siècle), donc avant l'époque norroise (après la fin du VIIIe siècle), Thor s'orthographiait *Þonar.* Soit **x O N A R** en runes. La troisième rune de l'ancien *futhark* lui est associée, à la fois en ce qu'elle en forge l'initiale, et en ce qu'elle en porte la symbolique. En effet, comme chaque rune, elle porte aussi un nom : en l'occurrence « ThURISAZ » (**x u r I s a z**), qui désigne le *« Thurse »*, le géant que pourfend le dieu Thor. Elle se dessine ainsi :

Pendentif trouvé à Rømersdal, île de Bornholm.

L'archéologie nous relate cette proximité symbolique avec le dieu Thor : cette rune était parfois représentée à l'époque viking sur les amulettes représentant Mjöllnir, comme ici

Cette rune évoque donc ce qui périt sous le foudroiement jaillissant du divin marteau, par conséquent le pouvoir fulgurant du ciel anéantissant toute résistance, tout blocage. Thor se présente donc ici comme vecteur de destruction vitalisante, à l'instar des pluies fécondantes accompagnant les orages qu'il déclenche [8]. On retrouve ce pouvoir de vie et de mort dans le récit mythologique « Thor et Utgarda Loki » (*Gylfaginning*, *Eddas en prose* de Snorri Sturluson), au cours duquel il occit l'un de ses deux boucs pour le ressusciter le lendemain. Nous pouvons aussi voir dans ce marteau la représentation du sceptre de commandement, d'une autorité suprême exercée par le divin. Il manifeste ainsi l'action du Principe sur la tangibilité du monde [9]. C'est dans ce sens magique que l'on peut comprendre l'usage ancien, chez les païens germaniques, de bénir les breuvages sacrés sous le « signe du marteau », qui consistait à tracer un svastika par le geste.

---

[5] *Ullr est aussi le « dieu archer-patineur » qui aurait inventé le ski. On l'associe symboliquement à l'if, qui outre sa relation à l'arc – l'essence d'if étant la plus populaire chez les anciens Scandinaves pour le fabriquer –, est l'arbre restant toujours vert, portant la permanence de la vie même en hiver. L'ancien nom germanique d'Ullr est* **Wulþuz**, *qui signifie « la Lumière de Gloire », le « corps glorieux ».*

[6] *On rapporte qu'à l'époque viking, il était de coutume pour l'épouse (la* **brue**), *de glisser dans le lit nuptial un pendentif à l'effigie du marteau de Thor, que le mari (le* **bruman**) *se devait de chercher sous le drap puis de se passer autour du cou, en gage de protection du foyer et de fertilité de l'union. En écho à cette symbolique magique, il y a encore peu (début du XXe siècle) dans les campagnes en Normandie, un rituel de fertilité était pratiqué par les femmes désirant avoir un enfant, qui consistait à se rendre à la forge locale. Là, le forgeron faisait d'abord « chanter » son enclume avec son marteau qu'il devait ensuite apposer sur le ventre de la femme.*

Il est intéressant de noter l'écho qu'en donne le graphisme de la rune ThURISAZ. On peut y voir d'un côté la représentation d'une épine (« ThORN » en anglo-saxon, nom que porte cette rune dans le futhorc, forme anglo-saxonne du *futhark*), qui rappelle le toron fixé au septentrion duquel la destinée du monde se manifeste, tel qu'évoqué dans le Chant de Helgi, lorsque les Nornes vinrent dans la nuit qui suivit la naissance du héros Helgi :

De nuit, dans le palais,
Les Nornes vinrent,
Elles qui, du prince,
Façonnèrent la vie.

[...]

Tressèrent à force
Les fils du destin
Tandis que tombaient les forteresses
Dans Brálundr ;

[c'est-à-dire que la famille ennemie à celle de Helgi voit peu à peu les forteresses qui tombent, en flamme, dans les assauts]

Elles apprêtèrent les cordes d'or
Et sous la salle de la lune

[kenning, métaphore poétique pour désigner la voûte étoilée]

En fixèrent le milieu,

[on voit là se tresser la destinée, dans un schéma astrologique]

À l'est et à l'ouest
En celèrent les extrémités,

[donc selon l'ordre de la marche du soleil]

Le prince possédait toute terre entre ces limites ;
La sœur de Neri [une Norne]
Au septentrion
Un toron fixa,
Ordonna qu'il tînt toujours.

[on retrouve la fixité, l'immuabilité qui est au nord]

On voit ici une évocation de ce que les anciens Scandinaves appelaient l'*ørlög*, le destin en tant que loi primordiale, en tant que fil et trame de notre être. Il est le « fil de la destinée ».

Maintenant, si l'on représente cette rune ThURISAZ horizontalement (comme ci-dessus), l'on obtient ce qui ressemble à un bouclier viking couché au sol, vu par la tranche avec son ambon au centre, qui peut symboliser à la fois un omphalos, un tertre ou une pyramide, le centre d'un territoire que l'on verrait comme un espace sacré, parfait, ordonné, la terre polaire primordiale, celle de Thulé. Un « Centre du Monde » au sens guénonien duquel émanent les forces structurante d'ordre et de mise en vie du monde. Dans un précédent numéro de cette revue (n° 51), nous avons développé plus en détail cette notion de cœur du monde primordial représenté par une montagne sacrée, qui hante les anciens mythes indo-européens. A ce stade, nous pourrions dire qu'il ne s'agit que d'une pure spéculation symbolique. Néanmoins, la guématrie de ThURISAZ nous conforte dans le fait que nous tenons là la véritable symbolique de cette rune, donc de l'instrument, du principe d'action sur le monde que porte le dieu Thor.

Qu'est-ce que la « **guématrie** », et en quoi intervient-elle ici ? La guématrie est une discipline, une technique fort ancienne en Europe, plus tard empruntée par les Hébreux avec leurs jeux kabbalistes, qui consiste à associer un chiffre à un mot par la somme des valeurs numériques des signes ou lettres qui le forment, dans l'ordre de l'alphabet en usage [10]. Elle était pratiquée chez les anciens Hellènes qui en firent un usage extensif pour forger des mots signifiants, et crypter des significations ésotériques derrière de simples mots. Pour ces anciens peuples, un mot portait à la fois une signification profane, un son, et une vibration sacrée par sa mathématique guématrique. Ceci est difficile à envisager pour un Européen moderne, mais fondamental si l'on veut se pénétrer de l'univers mental de nos ancêtres. Ainsi, plusieurs mots de même valeur guématrique étaient considérés comme portant dans le subtil la même référence magique, symbolique, mythique. Depuis les travaux de l'Allemand Heinz Klingenberg (qui y a consacré sa thèse de doctorat), dans les années 1970, continués une décennie plus tard par le professeur Paul-Georges Sansonetti et son groupe d'étude [11], nous savons maintenant que cette discipline était aussi pratiquée par les anciens Germains, probablement à un niveau encore plus élaboré que les anciens Hellènes, comme l'étude des plus anciennes inscriptions runiques permet de le découvrir. Il ressort de ces études que c'est vraisemblablement en suivant cette pratique que les anciens Germains ont forgé leur corpus de mots les plus sacrés, en suivant des règles guématriques strictes et complexes.

Que nous apprend donc la guématrie sur le mot runique ThURISAZ ? Sa somme guématrique fait 56 (dans l'ordre de l'ancien *futhark*, il s'entend). Ce chiffre revient fréquemment dans

---

7 *C'est l'une des raisons pour lesquelles les marins l'invoquaient pour apaiser les tempêtes provoquées par les reptations du grand reptile et pour chasser les esprits maléfiques sous-marins en mesure de faire échouer leur expédition en mer.*

8 *Les paysans savent que les meilleures pluies sont celles qui suivent la foudre. La science moderne l'explique par la génération massive d'oxyde d'azote dans l'air foudroyé, un engrais efficace, qui est entraîné au sol par la pluie.*

9 *C'est « l'action du Principe à l'égard du Monde » telle que l'exprime Réné Guénon dans* **Le Roi du Monde** *de René Guénon, éd. N.R.F., p. 75.*

10 *Par exemple, dans notre alphabet latin, AD vaut 1+4 soit 5 en guématrie.*

11 *Cf. Runenschrift — Schriftdenken — Runeninschriften de Heinz Klingenberg, S. Hirzel Verlag (1975) ; Les Runes et la Tradition Primordiale de Paul-Georges Sansonnetti, Tome I aux éditions des Amis de la Culture Européenne (2020 ; 2e édition), et Tome II aux éditions du Lore (2020 ; en voie de publication).*

le corpus des plus anciens mots sacrés connus des anciens Germains. Par conséquent, il semble qu'il revêtait pour eux une signification de premier plan. En effet, 56 est l'exact milieu du chiffre 111 (comme le 2 est au centre de 3 dans l'ensemble des nombres entiers), lequel se rapporte à la notion de Pôle primordial, la montagne polaire d'où le Principe s'est manifesté à la création de l'humanité hyperboréenne (thuléenne) [12]. De ce fait, le 56 peut se ramener à la notion de ce qui se situe au centre d'une terre sacrée, de ce qui la cohére, la met en forme, tel un moyeu immuable, intangible autour duquel tourne le Monde, comme l'exprime René Guénon avec le concept de « Roi du Monde » [13]. Il existe tout un ensemble de termes anciens-germaniques – de l'époque des invasions germaniques, lorsqu'écrits en ancien *futhark* qui était encore en usage – qui portent le 56 en guématrie. Ils font écho à la même notion : MIDU (**M I D U**, le « *milieu* »), HAILAG (**h A I L A G,** « *sacré* »), ERIL (**e r i l**, « *le seigneur-maître des runes* » ; tout ancien chef germanique se devant de maîtriser les runes ; de lui dérivent le jarl scandinave, l'earl anglais), RUNOZ (**r u n o z**, « *les runes* », vibrations sacrées mystérieuses). Et ce qui finit de nous convaincre que cette corrélation mathématique a fort peu de probabilité d'être le fruit du hasard dans la façon les anciens Germains ont « forgé » leurs mots sacrés, si nous nous intéressons maintenant à *la somme des différences numériques entre les lettres successives qui forment ces mots* [14], nous obtenons les mêmes troublantes associations : ThONAR (**x O N A R**), HAILAG (**h a i l a g**), MIDU (**M I D U**) et WODAN (**w O d A n**, l'ancien nom du dieu Odin) portent la même valeur numérique de la somme des intervalles (42), donc la même essence cachée les sous-tend.

Tout cela nous indique que le dieu Thor, par son attribut magique, symbolise avant tout un principe d'action et de mise en forme à partir d'un haut-lieu sacré porteur de vibrations mystérieuses organisant le monde, où se forgent les capacités des êtres structurant une communauté. Ce haut-lieu situé au Centre du Monde nous rappelle dans la mythologie scandinave le mont Himinbjorg sur lequel trône le dieu Heimdall. Il semble donc que ce dieu « maître des runes », hors du temps, immuable, dieu de la pensée méditative qui a forgé les différentes humanités, sous-tend l'action fulgurante de Thor. Là encore, « étrangement » les jeux guématriques nous l'indiquent : la guématrie des intervalles, donc l'essence, de l'ancien nom que l'on attribue au dieu Heimdall, fait référence au nom du dieu ThONAR. Enfin, l'on peut aussi interpréter la signification cryptée du 46 de la guématrie de ThONAR comme le doublement de la 23e rune du *futhark*, **D** (nommée Dagaz), laquelle symbolise une hache bicuspide (celle des représentations des piétroglyphes de l'âge du bronze déjà mentionnées), une variante du marteau foudroyant, symbole du sacerdotal indo-européen et de la capacité à trancher, à libérer des entraves, à faire jaillir la lumière en créant une brèche à travers les obscurcissantes parois de la pétrification.

Il est une autre parenté symbolique entre Thor et Heimdall. Ce dernier est en effet aussi nommé « *Tête de Bélier* » dans les Eddas. Or, Thor, de par ses caractéristiques (couleur rouge de sa barbe, fulgurance, ses deux boucs, le fer de son marteau ramenant au dieu Mars), de par sa polarité et sa fonction, est associé au signe astrologique du Bélier. Comme nous l'avons déjà exposé, c'est le principe printanier porteur de vigueur, de volonté créatrice, de feu de vie, analogue à l'Agni de l'Indo-aryen, à l'Hermès grec, tous deux coiffés de ou ayant tête de bélier, porteurs du feu qui met en forme. En outre, comme le Bélier, Thor est associé à la notion alchimique de « soufre », celle de la mise en forme virile, ouranienne, divine, magique.

Le dieu Thor en train de combattre Jörmungandr (dessin de Lorenz Frølich, 1895).

Thor, la fin des temps et le renouveau.

Les *Eddas* nous apprennent dans la *Völuspá* qui prophétise en détail la bataille de la fin des temps, appelée *Ragnarök*, que la majorité des dieux y périssent. Thor en fait partie. Il est mentionné à la strophe 56 sous le nom de « *glorieux fils de Hlódyn* » où il combat contre le serpent de Midgard appelé *Jörmungand*. Épuisé par le combat, il recule de neuf pas « *sans honte* », abattant le serpent, avant de succomber au venin du monstre. Il ne faut pas voir le Ragnarök comme le Crépuscule des Dieux wagnérien, mais plutôt selon son sens

[12] *Ibidem.*
[13] *Notion développée dans son ouvrage* **Le Roi du Monde**, *op. cit.*
[14] *La « guématrie des intervalles » selon le terme de Paul-Georges Sansonetti introduit dans* **Arcanes Polaires** *(éditions ARQA, chapitres XI et XV) qui indiquerait l'essence portant de façon sous-jacente la notion, le concept, l'entité nommée. Par exemple, dans notre alphabet latin, AD ferait 4-1 soit 3.*
[15] *Voir l'article de ce numéro traitant du sujet du Ragnarök.*
[16] *Nom signifiant étymologiquement « L'apparence de Thor », ce qui n'est pas anodin.*

étymologique comme le « *Destin des Puissances* ». Il ne s'agit pas d'une disparition des principes divins, mais plutôt de leur occultation, l'humanité y devenant aveugle et sombrant par conséquent dans « *l'accidentel* » et le chaos, le principe d'ordre (représenté par Thor) n'étant plus « appelé » aux hommes. Le chiffre 9 étant traditionnellement associé aux cycles initiatiques, il faut voir les neuf pas de Thor comme l'accomplissement d'un cheminement initiatique inéluctablement accompli dans la lutte contre l'empoisonnement du monde étreint par de venimeuses influences qui paralysent, rongent et dissolvent les communautés humaines. Au terme de ce cycle, le reptile est vaincu. Thor se retire. Son principe s'éclipse avec cette humanité pour se transmuer à travers ses fils dans le renouveau qui s'ensuit. En effet, toujours dans les Eddas, nous apprenons qu'après la grande conflagration [15], ce sont ses deux fils, porteurs de son principe, qui engagent le retour de l'Âge d'Or : Modi (« *le furieux* ») et Magni (« *le fort* »). Ils héritent de Mjöllnir, le vecteur du « *triomphe de la volonté* », « *la foudre étincelante* ».

C'est aussi dans notre univers psychologique et physiologique que s'exprime, que parle ce mythe : tout comme le cosmos n'est qu'un immense corps représenté par le géant Ymir dans la tradition des anciens Scandinaves, cette dimension mythique est aussi le reflet de l'univers humain. En effet, toujours pressentis de la même manière par les anciens Européens à travers leurs mythes de fin des temps, nous pouvons voir les temps « modernes » comme un état hivernal avec ses géants de pierre et de glace exprimant la pétrification, la pesanteur, l'inertie, l'immobilisme, le gel de l'action et de la volonté qui menacent les corps et les esprits, qui amènent les consciences à la démission, les éloignant de la Lumière, de l'Ordre instauré par les Ases. De la même manière pouvons-nous voir dans la lutte au long cours de Thor contre le vénimeux serpent de Midgard comme un appel à maîtriser, contenir de sinistres influences étouffant, empoisonnant l'âme et l'esprit de l'Européen moderne. C'est en Thor que se cristallise l'esprit de ceux qui portent par-dessus tout la Volonté, celle de lutter, celle de briser les forces qui entravent la Vie, dans un perpétuel élan vital de combat. Thor personnifie donc ce que potentiellement nous avons en nous de volonté, de force vitale, face à l'abattement général, face au refroidissement des volontés, face au reniement de l'Ordre de la Vie. C'est dans cette optique que l'on peut considérer qu'un grand hiver des consciences s'est abattu sur l'Occident.

Mais nous portons encore en nous de ce feu vital du Bélier personnifié par Thor, qui, comme ce dernier, se manifeste par la lutte constante des forces de vie contre les puissances de mort, des représentants de l'Ordre contre les fauteurs de désordre. Selon les mythes nordiques, c'est ce feu sacré thorique centré au plus sacré, au plus originel du Monde qui forgera le Printemps d'une humanité renouvelée, pure et lumineuse, celle des origines mythiques de Thulé.

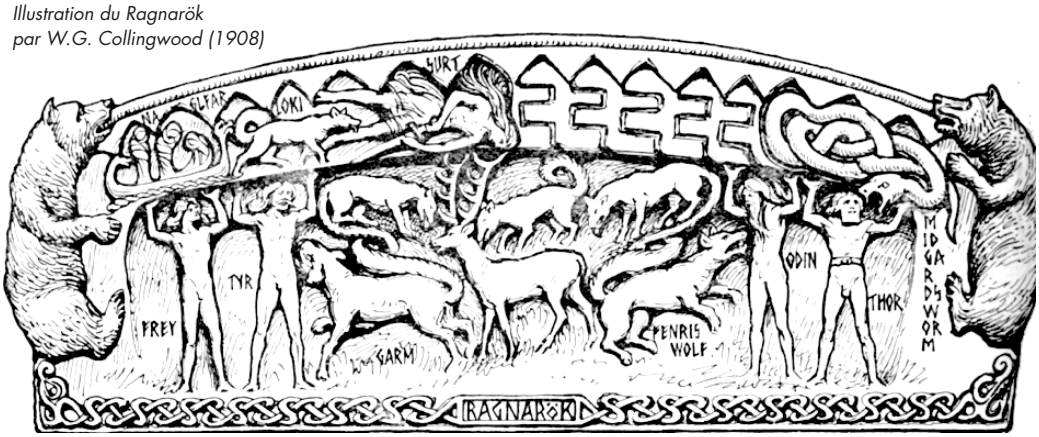
Or, comme nous l'apprend la geste de Thor, l'enseignement principal est que sans volonté fulgurante détruisant l'égo personnifié par les Thurses, sans tension mentale foudroyante, point de victoire. Sans volonté, chute et chaos sont assurés. Pour résumer trivialement : les fainéants et les individualistes pétrifiés sur eux-mêmes, ils périront dans, par et avec ce monde envenimé en putréfaction.

La mythologie nous enseigne que les forces et les créatures ne cessent d'aller, et qu'elles n'existent que par le motif qui les meut. Thor, perpétuellement en route vers l'Est ou le Nord en est le meilleur exemple. Il est sans cesse en action, toujours en voyage, en permanence engagé vers ses desseins agonistiques. À travers la lutte de Thor consacrant le Printemps, nous apercevons ce que nous avons en nous de force de renaissance de la vie, force dynamique, en perpétuel mouvement. Et pour finir sur cette sublime image, nous apercevons ce feu sacré qui brûle en nous comme en un sanctuaire. Un sanctuaire tel le temple de Thorgrim [16] le Godi décrit ainsi dans la *Kjalnesinga Saga* :

« **C'était un grand sacrificateur.** [...] **Thor était le plus honoré dans ce temple.** [...] **Il se tenait au milieu, un autre dieu [god] de part et d'autre de lui. Devant Thor, il y avait un autel** [stalli] **fait avec une grande habileté et dressé sur des cloisons de fer ; sur cet autel se trouvait le feu qui jamais ne devait s'éteindre ; ils l'appelaient feu sacré** ».

Arnvald du Bessin

Illustration du Ragnarök par W.G. Collingwood (1908)



Baldr le Bon

« **Baldr le Bon** », l'expression est mise en relief par Jean Mabire dans les *Les dieux maudits*, ouvrage majeur de notre vision du monde de la plus longue mémoire européenne. Le qualificatif de *Bon* peut surprendre par sa connotation chrétienne et humanitaire mais en fait il n'en est rien et c'est le génie de Mait'Jean de remettre les idées à l'endroit jusqu'alors renversées par deux mille ans de mensonges chrétiens.

« **Baldr – que l'on nommait le Bon, à cette haute époque où la bonté ne s'était pas encore trahie en charité** – (...)»

Bon est à comprendre dans son acception antique, celle de courage, de bravoure, conformément à la civilisation de l'honneur cultivée par l'éthos européen. Paradoxalement, elle se rapproche de l'acception moderne que l'on retrouve dans le langage populaire des jeunes quand ils parlent de quelqu'un de fort et talentueux : « **lui c'est un bon** ».

Baldr est ce « Bon ». Il est le dieu de la beauté solaire et de la jeunesse, le fils préféré d'Odin, souverain d'Asgard, et de Frigg. *L'Edda en prose* de l'Islandais Snorri Sturluson raconte l'histoire de Baldr, comment il fut tué par son frère Hodr guidé par la main de Loki, son séjour au royaume de Hel et l'échec de la tentative de Frigg de le libérer, toujours à cause de Loki le malfaisant. *L'Edda poétique* raconte comment Odin, le maître des runes, ira consulter une völva pour connaître la vérité sur la mort de Baldr et qui le vengera. Voilà à grands traits tout ce que l'on sait sur Baldr. C'est peu et beaucoup à la fois. Peu parce que l'histoire est morcelée et parcellaire, beaucoup parce qu'elle a valeur de mythe. Baldr figure de la jeunesse et de la beauté est en fait une figure solaire qui meurt à son acmé en été le jour du solstice, le 21 juin, décline puis revient au printemps conformément au cycle de l'éternel retour de la Nature. Baldr est tué par son frère Hodr qui était aveugle. Hodr est l'image de la nuit aveugle qui occulte le soleil, qui « tue » le soleil Baldr. Mais ce n'est qu'une apparence de mort. Baldr séjourne au royaume de Hel, le royaume des morts. Il reviendra à l'issue du Ragnarök, la consommation des puissances du destin, l'apocalypse des dieux Ases. Le temps que la terre fasse sa révolution, que la nuit du Ragnarök passe et que le soleil réapparaisse à l'image de Baldr revenant de Hel à la fin des combats pour un renouveau d'Asgard dans la plaine verte d'Idavoll et un nouveau départ, une Renaissance nordique.

Un passage de la *Voluspa* dans *l'Edda poétique* le mentionne explicitement :

Munuósánir akrarvaxa,	*Les champs produiront*
bölsmunallsbatna,	*sans être ensemencés,*
Baldr munkoma	*Tout mal disparaîtra,*
	Baldr reviendra

Oui Baldr reviendra, c'est la grande leçon d'optimisme paradoxal de la sagesse nordique qui, bien qu'en apparence fataliste face au Ragnarök et au décret des Nornes, n'en est pas moins un message d'espoir avec la certitude

du retour de Baldr, le dieu solaire européen.

Jean Mabire lui-même dans *Les dieux maudits* est baldérien. Son œuvre est un soleil dans la nuit sombre des temps modernes, elle regorge de pensées solaires qui réchauffent nos cœurs et nourrissent notre espoir en une renaissance de l'Europe et des Européens.

Quand Mait'Jean décrit la mort de Baldr, il ne se contente pas de paraphraser l'Edda, il l'enrichit d'éclats baldériens comme cette phrase sublime : « **Ce qui est beau, juste et bon ne doit pas mourir.** »

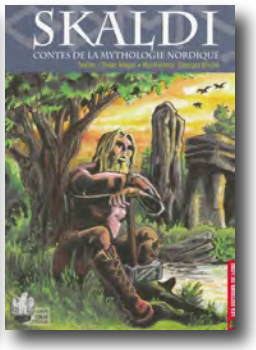
Jean Mabire se fait Baldr, sa prose poétique est là pour l'attester qui renoue avec la poésie de l'Edda et enchante à nouveau le monde : « **Baldr le Bon doit rester dans le sombre domaine de Hel. Il est mort comme le grand soleil de la belle saison, tué par l'obscurité des mois noirs. Le furieux vent d'automne secoue les arbres. L'impitoyable gel d'hiver fige les ruisseaux. Mais reviendra le printemps.**

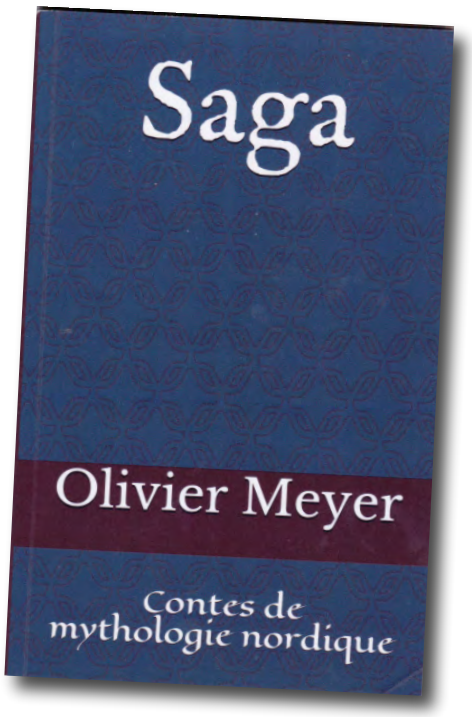
Un jour Baldr retournera parmi les dieux et retrouvera sa place au Thing. Mais il doit encore dormir au plus secret de Helheim en attendant le combat final, le crépuscule des dieux et la nouvelle aurore. »

Le printemps reviendra, Baldr reviendra, une nouvelle aurore. Il nous appartient de travailler au retour du printemps en étant baldériens, en incarnant Baldr dans nos actions au quotidien. C'est ce que mon roman *Baldr au Helheim* s'est attaché à démontrer. Baldr vit en chacun de nous. Même si nous vivons au Helheim, cette société moderne de zombies déracinés, la flamme brille toujours dans le cœur des Européens bien nés. « L**a beauté n'est pas un accident** » a écrit Nietzsche dans *Le Crépuscule des idoles*. L'idole du mensonge égalitariste sera balayée un jour par la beauté aristocratique de Baldr. L'Europe est en dormition, Baldr est au Helheim mais tant que la source, le sang européen, ne sera pas tarie, même occultée, la renaissance sera toujours possible et la beauté, Baldr le Bon, triomphera à l'image du Soleil Invaincu.

Olivier Meyer

- Olivier Meyer, auteur du roman *Baldr au Helheim*, du recueil de contes de mythologie nordique « *Saga* » et des livres illustrés de mythologie nordique « *Skaldi* » et « *Bragi* ».





Quelques réflexions sur le Ragnarök

Le Ragnarök est un récit récurrent de la mythologie scandinave dont les sources se trouvent dans la *Völuspa* (littéralement, la « *prophétie de la voyante* ») et dans l'*Edda* de Snorri Sturluson (1179-1241). Le Ragnarök évoque une fin du monde catastrophique que l'on retrouve certes dans l'Apocalypse de la Bible mais aussi dans bon nombre de traditions indo-européennes, zoroastriennes et bouddhistes. La *Völuspa* a été rédigée vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, à l'époque où l'humanité européenne s'attendait à une fin de monde. On a parlé de la « **terreur de l'an 1000** », où l'on pensait que le monde allait s'effondrer en 1033, soit mille ans après la crucifixion du Christ. Cette vision eschatologique a été exprimée par Raoul le Glabre, moine né en Bourgogne vers 985. Georges Duby utilisera ses écrits pour prouver qu'il existait, vers l'an 1000, une crainte généralisée de voir disparaître le monde dans un scénario proche de l'Apocalypse. Comme dans la *Völuspa*, Raoul le Glabre imaginait que cet effondrement serait précédé d'un bouleversement calamiteux de l'ordre des saisons. L'interprétation de Dubyest remise en cause aujourd'hui : nos ancêtres, en l'an 1000, n'auraient pas été aussi tourmentés par l'idée d'une fin du monde.

Snorri Sturluson, poète et homme politique islandais, né à la fin du XIIe siècle, a étudié le latin, la théologie, la géographie et le droit islandais. Son *Edda* est un livre destiné à la formation des scaldes et des poètes, véritable institution dans l'Islande de son époque qui exportait des chansons de geste et des poésies à la gloire de hauts seigneurs, principalement norvégiens et anglais.

Avant la rédaction de la *Völuspa*, qui fait directement référence au panthéon scandinave préchrétien, le monde littéraire germanique a produit le *Muspilli*, fragment de 103 vers, dont le manuscrit a été retrouvé en Bavière et date de la seconde moitié du IXe siècle, copié vraisemblablement d'une version originale venue des Iles Britanniques. Elle est une christianisation des thèmes eschatologiques païens voire mithraïques, où l'Ange et le Démon s'affrontent pour le salut des âmes des hommes, lors d'un Jugement dernier. Finalement, une armée arrive depuis les étoiles du ciel pour en affronter une autre, issue du feu de l'enfer. Jusqu'ici l'inspiration est biblique-mithraïque voire zoroastrienne. Elias (Odin) affronte l'Antéchrist (Fenrir). Mais, dans la suite du récit, les thématiques cosmiques du paganisme se révèlent clairement : quand le sang d'Elie (Odin) coule sur le sol de la Terre, « **les montagnes se mettent à trembler, plus aucun arbre ne demeure debout sur la Terre, les eaux s'assèchent, les marais s'engloutissent eux-mêmes, le ciel se consume dans les flammes et la lune tombe, l'espace de la Terre brûle** ». Les 103 vers du *Muspilli*, et l'antériorité du manuscrit par rapport à la *Völuspa* et à *l'Edda* de Snorri Sturluson, attestent d'une pérennité de thématiques eschatologiques que le christianisme n'a pas pu éradiquer.

La caractéristique de ces récits est d'exagérer considérablement les catastrophes qui surviennent, à intervalles réguliers, dans l'histoire de l'humanité : bouleversements climatiques, éruptions volcaniques, déluges, etc. Dans l'histoire européenne qui a immédiatement précédé l'apparition du *Muspilli* et de la *Völupsa* (l'*Edda* de Snorri est plus récente, de même que le *Chant des Nibelungen*), des catastrophes ont marqué les esprits. Ainsi, la crainte de voir s'installer un hiver interminable a-t-elle été renforcée par les événements de l'année 536, où, inexplicablement pour les contemporains en nos régions du Nord-Ouest de l'Europe, le soleil se brouille, le ciel s'obscurcit, les étoiles ne sont plus visibles la nuit et les choses n'ont plus d'ombre. L'astre apollinien n'est plus un disque rayonnant mais une tache informe et jaunâtre qui marque vaguement le ciel. Les quartiers de lune ne sont plus

visibles et les hommes ne peuvent donc plus mesurer le temps. L'archéologue anglais David Keys a pu démontrer qu'un volcan avait fait irruption quelque part en Indonésie, probablement le Krakatoa, en cette année 536, lâchant dans l'atmosphère d'épais nuages de cendres et de cristaux de glace sulfureux, provoquant une catastrophe climatique sans précédent et sans suite, à part les éruptions du Tambora en 1815 (expliquant le climat exécrable lors de la bataille de Waterloo et l'année sans hiver de 1816, où il a neigé en juin sur la côte Est des États-Unis) et du Krakatoa en 1883. L'éruption de 536 aurait été bien plus considérable et conséquente que les deux autres, observées au XIXe siècle. L'angoisse générée par cet « hiver » permanent aurait incité Médard, évêque franc-mérovingien de Tournai, à envoyer une expédition vers l'Est pour « **aller chercher le soleil absent** », expédition qui aurait également entraîné la soumission au pouvoir franc des tribus installées entre Rhin et Thuringe. Les années sans soleil de 535-536 marquent donc les esprits au point de s'ancrer immanquablement dans l'imaginaire mythologique.

De même, l'idée d'une grande bataille finale, certes présente dans de nombreux récits mythologiques indo-européens, a dû apparaître plausible en Europe centrale et occidentale suite à l'invasion hunnique. Le fameux manuscrit frison « *Oera-Linda* », souvent jugé faux mais décrypté par le professeur Frans J. Los, évoquerait des faits historiques des IVe et Ve siècles. Des invasions hunniques et finno-ougriennes ravagent l'Europe orientale, l'Est de l'Allemagne actuelle, le territoire aujourd'hui polonais mais aussi la Scandinavie, plus exactement la Scanie (le Sud de la Suède actuelle). La « **mère du peuple** », la « **Volksmutter** » des Frisons, dont le système était matrilinéaire, est tuée. Un combat oppose les Danois et les Huns sur mer. La Frise est menacée car les Huns et les Finno-Ougriens s'installent à l'est de la Weser. L'anarchie règne. Aucune nouvelle Volksmutter ne peut être nommée. Les raids ennemis se succèdent, où les familles des Volksmütter sont décimées. Finalement, en 450-451, le pays frison est inondé par un raz-de-marée. Seul demeure intact, le fortin de l'île de Texel. La mer détruit les forêts (dans le *Muspilli* et la *Völuspa :* plus aucun arbre ne reste debout sur la Terre). Le souvenir de ce raz-de-marée dans un pays assiégé par des ennemis assimilés à des démons (parce que foncièrement étrangers) et la destruction des forêts servent à renforcer concrètement les images déjà véhiculées par les récits mythologiques.

Les trois récits évoquent aussi une destruction du monde par le feu. Dans l'espace grec-égéen, on a le souvenir de l'éruption antique du Santorin. Pour les spécialistes de la mythologie scandinave Hilda Ellis Davidson et Bertha Phillpotts, l'idée d'une destruction par le feu est tributaire d'une observation par les Islandais, récemment arrivés sur leur île de l'Atlantique Nord, des activités sismiques et volcaniques qui y ont cours en permanence. La figure de Surtr, dirigeant des colonnes infernales qui prennent l'Asgard d'assaut, est celui qui, à la fin du récit mythologique de la *Völuspa*, détruit le monde par le feu. Pour Bertha Phillpotts, Surtr est un démon volcanique car la scène qui le décrit en train de bouter le feu au monde évoque des fumées et des flammes qui atteignent les étoiles. En 1783, un volcan islandais entre en éruption, le SkaptarYökul. La description qu'en firent les contemporains correspond aux images léguées par la *Völuspa* : d'abord des secousses sismiques qui ébranlent les montagnes puis l'obscurcissement du soleil par les nuages de cendres, puis les flammes qui jaillissent, la fonte des glaces et un raz-de-marée.

La fin du monde est donc une convergence de catastrophes naturelles et sociales car, rappelle Klaus Bemmann, en décrivant les linéaments de la vision de la fin du monde chez les Germains : « **D'inquiétants signes avant-coureurs laissaient deviner le mal. Durant trois longs hivers successifs, de grandes batailles furent livrées dans le monde entier. Les hommes s'ensauvageaient, les mœurs entraient en déliquescence, les liens dans les clans n'étaient plus respectés. Les frères s'entre-tuaient, les fils levaient leurs épées sur leurs pères et les pères assassinaient leurs fils. Personne ne craignaient plus l'adultère et le vice** ».

Nous avons donc un mixage entre des éléments mythologiques locaux, scandinaves et germaniques, des éléments mythologiques indo-européens très anciens (comme nous allons le voir) et des éléments de l'Apocalypse et de l'eschatologie chrétienne, surtout dans le *Muspilli*, rédigé forcément par des clercs. Au XIIIe siècle, Snorri Sturluson lui-même est un clerc : il a donc été formaté par la religion du pouvoir à son époque. Il n'empêche que les traditions populaires prennent malgré tout le dessus : Hilda Ellis Davidson rappelle qu'Axel Olrik (1864-1917), spécialiste des traditions populaires danoises, pionnier dans l'étude des sources orales, a signalé, dans ses recherches, que les narrations populaires au Danemark contenaient des récits similaires à ceux de la *Völuspa* et de l'*Edda* : un monstre qui dévore le soleil, la Terre qui finit par sombrer dans la mer, un géant entravé qui se libère pour déchainer le chaos. Ce qu'Olrik découvre dans les campagnes du Jutland ou de la Scanie suédoise au XIXe siècle devait encore être plus prégnant dans les siècles où le christianisme venait à peine de s'imposer. L'héritage mythologique est inamovible sauf peut-être à notre époque où il n'est pas défié par une religion concurrente mais par un consumérisme omnidévorant, dont les effets pervers correspondent à la description de Bemmann.

Ces thèmes mythologiques ne sont pas le propre des peuples scandinaves : on les retrouve dans d'autres traditions indo-européennes. Pour Mircea Eliade ou Rudolf Simek, le récit de la *Völuspa* et de l'*Edda* relève du

temps cyclique. Dans le récit du Ragnarök, les figures régénérantes qui président au renouveau cosmique après l'effondrement total du monde et son incendie sont Lîf et Lîfthrasir, soit la vie et le principe vital. Nous avons là ce que les mythologues appellent une « **anthropogénie dupliquée** », la genèse du monde et des hommes se répète une seconde fois et le cycle recommence. Lîf et Lîfthrasir émergent de troncs d'arbre : là encore, le folklore populaire rappelle que ce mythe d'une (re)naissance post-catastrophique est indestructible. En effet, une légende bavaroise évoque un berger qui vit dans un tronc d'arbre et dont les descendants repeuplent la Terre après une peste dévastatrice.

L'idée d'un hiver cosmique interminable ou de trois hivers consécutifs aux effets calamiteux, telle celle du Fimbulwinter scandinave se retrouve dans la mythologie iranienne. Les récits du *Bundahishn* et de *Yima* en attestent, y compris dans leurs transpositions zoroastriennes où les forces bénéfiques d'Ahura-Mazda affrontent celles d'Angra Mainyu, qui se soumet et sombre dans l'inertie pendant trois mille ans. Ahura Mazda profite de l'inertie d'Angra Mainyu pour créer Ewagdad, la vache primordiale, et Gayomard, l'homme primordial, et pour organiser le monde selon les critères de l'*Ard*, de la Vérité, laquelle doit faire barrage contre les manigances d'Angra Mainyu qui cherche à détruire le monde. Le mythe de Yima, quatrième roi de la dynastie perse des Pishdadian, nous campe un roi lumineux qui, selon Henry Corbin, crée le château, le Var, où se rassemblent les élus parmi tous les êtres, les plus nobles et les plus gracieux, pour qu'ils soient préservés de l'hiver mortel que provoquent les puissances démoniaques qui ravageront la Terre. Après l'œuvre de destruction de ces forces maléfiques, les vertueux du Var repeupleront la Terre et transfigureront le monde. Persépolis, dans l'empire perse, devait être à l'image du Var de la mythologie.

Dans le bouddhisme, l'ère du « bon savoir », du dharma, va prendre fin cinq mille ans après la mort du Bouddha. Une ère nouvelle commencera après, avec un nouveau Bouddha, le Bouddha Maitreya, dont le règne adviendra après une période de dégénérescence complète de l'humanité, marquée par la violence, l'impiété, la dépravation sexuelle, l'effondrement social.

Cette vision bouddhique doit nous faire réfléchir, aujourd'hui, où notre monde part totalement en quenouille. Les manifestations du déclin, bien visibles, surtout depuis deux décennies, où elles ont pris des proportions démesurées par rapport à ce que nous connaissions déjà comme affres du déclin, sont justement les manifestations évoquées par nos mythologies, correspondent à la convergence des catastrophes dont elles craignaient la survenance. Au bout de cet effondrement dramatique, nous périrons tous mais Lîf et Lîfthrasir reviendront. Et l'herbe reverdira, percera la cendre des feux volcanique déchaînés par Surtr.

Robert Steuckers

Bibliographie

- Klaus Bemmann, *Der Glaube der Ahnen – Die Religion der Deutschenbevorsie Christen wurden*, Phaidon, Essen, 1990.
- H. R. Ellis Davidson, *Gods and Myths of Northern Europe*, Penguin, Harmondsworth, 1963-1971.
- Hans Jürgen Koch, *Die deutsche Literatur in TextundDarstellung – Mittelalter I*, Reclam, Stuttgart, 1976 (pour le texte du Muspilli).
- Frans J. Los, *Die Ura Linda HandschriftenalsGeschichtsquelle*, W. J. Pieters, Oostburg (NL), s. d.
- Reinhard Schmoeckel, *Deutschland-sunbekannteJahrhunderte – Geheimnisseausdem Frühmittelalter*, LindenbaumVerlag, Schnellbach, 2013.
- Rudolf Simek / Hermann Palsson, *Lexikon der AltnordischenLiteratur*, A. Kröner, Stuttgart, 1987.

Comment peut-on être païen ?

Entretien avec Alain de Benoist pour les Amis de Jean Mabire…

- ***AAJM :*** *Dans ses « Dieux Maudits », Jean Mabire exprime sa fidélité aux religions anciennes, celles que l'on nomme païennes. Son livre fut écrit dans un contexte et une époque particulière. Dans ce même contexte, vous écriviez votre « Comment peut-on être païen ? ». Vous reconnaissez-vous toujours dans cet ouvrage ? Y changeriez-vous quelque chose ?*

- ***Alain de Benoist :*** Jean Mabire a publié *Les dieux maudits* en 1978, et son ouvrage (qui était dédié à sa fille Ingrid) a par la suite été réédité aux éditions L'Ancre de marine, sous le titre *Légendes de la mythologie nordique*. Le second titre était à mon avis meilleur, car il éclairait d'emblée le lecteur sur le contenu. Mon *Comment peut-on être païen* est paru quelques années plus tard, en 1981. Il a été traduit à ce jour dans huit langues différentes. C'est un livre très différent de celui de Maître Jean. Ce dernier cherchait à présenter, de façon aussi vivante qu'agréable à lire, les grands récits constitutifs de l'ancienne religion germanique, tandis que mon livre se situait plutôt dans une optique comparative : partant du constat que paganisme et christianisme se sont affrontés pendant des siècles, il voulait identifier les fondements de leur opposition, autrement dit ce qui, dans leur façon de voir le monde, les rendait incompatibles : le rapport à la temporalité (conception monolinéaire et conception cyclique), l'opposition entre le monisme et le dualisme, la morale du péché et l'éthique de l'honneur, la différence entre le « saint » et le « sacré », la question de la désacralisation du monde, les rapports de l'Un et du Multiple (du « mono » et du « poly »), etc.
  Est-ce que je me reconnais toujours dans cet ouvrage ? Oui, bien sûr, mais aujourd'hui je ne l'écrirais sans doute pas de la même façon. Il en va de même, d'ailleurs, de pratiquement tous les livres que j'ai écrits. On sentait dans *Comment peut-on être païen ?* une très forte influence de Nietzsche, qui s'est un peu effacée chez moi quand j'ai commencé à lire intensément l'œuvre de Heidegger. La différence est sensible, de ce point de vue, entre *Comment peut-on être païen* et mon dialogue avec Thomas Molnar à propos de *L'éclipse du sacré*, que j'ai fait paraître en 1986. Depuis la sortie de *Comment peut-on être païen ?*, il s'est maintenant écoulé quarante ans. Durant ce laps de temps, j'ai continué à travailler sur la question des origines chrétiennes, qui est tout sauf simple. Si j'avais aujourd'hui à réécrire *Comment peut-on être païen ?*, je tiendrai évidemment compte de tout ce que j'ai pu apprendre au cours de ces quarante années. Je gommerais quelques affirmations imprudentes, je préciserais certaines considérations, j'en ajouterais aussi. Mais sur l'essentiel, je ne changerais pas grand-chose !

- ***AAJM :*** *En quoi vous considérez-vous comme païen ? Comment vivez-vous votre paganisme au quotidien ? Votre paganisme et celui de Jean Mabire sont-ils concordants ?*

- ***AdB :*** Ce n'est pas un mystère que Jean portait sur les choses avant tout un regard d'écrivain et d'artiste, alors que par tempérament je suis plus porté vers une approche intellectuelle et théoricienne. Cette différence n'a évidemment jamais nui à notre amitié, car nous étions bien conscients l'un et l'autre que ces deux approches se complètent mutuellement. Ceux qui les croient inconciliables font une grossière erreur ! Les spéculations philosophiques et théologiques sont nécessaires pour comprendre le sens des choses, mais il y a aussi dans le paganisme une « naturalité » dont on ne perçoit toute la portée que par le moyen de la sensibilité. L'esthétique joue à cet égard un rôle important.
  Je ne suis pas sûr qu'on puisse dire : « *Je suis païen* » comme d'autres déclament : « *Je suis chrétien, c'est là ma gloire, mon espérance et mon soutien* » ! Vivre le paganisme, me semble-t-il, c'est avant tout se reconnaître, que ce soit par les voies de l'esprit ou celles du cœur, dans l'héritage

qu'il nous a laissé. Je l'ai dit plusieurs fois : je me sens spontanément plus en harmonie avec Homère ou les présocratiques qu'avec saint Paul ou saint Augustin. Je me sens plus chez moi dans les forêts d'Europe que dans les paysages du Proche-Orient. C'est donc une façon de vivre qui conjugue le raisonnement et l'émerveillement. Le spectacle de la nature, la pensée de la nature, suffit déjà à nous ouvrir la voie de ces « chemins qui ne mènent nulle part » (Heidegger), mais nous conduisent en réalité vers l'éclaircie où se donne à saisir la vérité (*aléthèia*). Il y a dans le monothéisme un primat du Verbe et de l'écoute, tandis que le polythéisme en tient pour la supériorité de la vue. Les chrétiens des premiers siècles détruisaient les statues des dieux par iconoclasme, en les dénonçant comme des « idoles ». Au sens premier du mot, l'« idole », c'est l'*éidolôn* « ce qui se donne à voir ».

Il y a ici et là des petits groupes qui pensent que « vivre le paganisme » implique de chercher à restituer les anciens cultes, à créer de nouveaux rituels. Ce sont ceux que l'on dit « néo-païens ». Jean Mabire était comme moi assez réservé vis-à-vis de ces tentatives, certes sympathiques et souvent respectables, mais qui ont vite tendance à tomber dans la parodie, le simulacre, quand elles ne prennent pas la forme d'une sorte de « christianisme inversé ». Or, le contraire du christianisme, ce n'est pas un christianisme en sens contraire !

- ***AAJM :*** *Lorsque votre ouvrage fut écrit, vous proposiez déjà le paganisme comme une alternative aux dérives du christianisme nées du concile Vatican II. Votre vision est-elle identique aujourd'hui ?*

- ***AdB :*** Ce n'est pas tout à fait cela. D'abord, le paganisme est une alternative au christianisme au sens global du terme, pas spécialement aux « dérives » nées de Vatican II, même si celles-ci ont achevé le désenchantement du monde en éliminant ce qui, dans le christianisme populaire notamment, correspondait à d'évidentes survivances du paganisme. On a d'ailleurs tort de voir dans Vatican II la cause majeure du déclin du catholicisme. Je pense plutôt que ce concile n'a fait qu'entériner une évolution dont il faut rechercher les causes bien en amont.

On peut en effet parler d'« alternative », mais il faut aussi dissiper les équivoques qui peuvent s'attacher à ce mot. Certains ont tendance, à tort à mon sens, à mettre en quelque sorte sur le même plan paganisme et christianisme : il y aurait là deux religions différentes, entre lesquelles nous n'aurions plus qu'à choisir (ou à ne pas choisir). Je pense pour ma part que les rapports entre le christianisme et le paganisme sont tout à fait dissymétriques. On est ici prisonniers du mot « religion », qu'on a pris l'habitude d'appliquer à n'importe quelle forme de croyance collective. Cet usage est probablement injustifié. Le paganisme n'est pas du tout une « religion » au sens où peut l'être le christianisme. C'est une orthopraxie plus qu'une orthodoxie. Elle ne fait pas de lien particulier entre les dieux et la morale (la morale relève plutôt des mœurs et de la philosophie). Enfin et surtout, le paganisme est un culte indissociable de la cité : les anciens Germains rendaient un culte aux dieux germaniques, comme les Grecs rendaient un culte aux dieux grecs. C'est d'ailleurs la raison, comme l'a bien montré Jan Assman, pour laquelle les païens toléraient sans difficultés les dieux des autres peuples : à partir du moment où il existait différents peuples, il était normal qu'existent aussi différents dieux. Dans le christianisme, c'est tout autre chose : la différence d'origine, la différence d'appartenance, la différence des sexes n'ont pas d'importance aux yeux de Dieu (Ga 3, 28). En tant que Dieu unique, celui-ci est nécessairement le « Père » de tous les hommes : le peuple de Dieu, par définition, ne connaît pas de frontières.

- ***AAJM :*** *Il apparaît que le christianisme a échoué à se faire reconnaître par l'Union*

européenne comme sa « religion première ». Cet échec ouvre-t-il la porte à un renouveau païen ?

- ***AdB :*** On aimerait le croire, mais ce n'est pas aussi simple. Ce que l'Union européenne a rejeté, c'est l'idée de ses « racines chrétiennes ». Elle n'a pas eu tort, car si les mots ont un sens, le terme de « racines » renvoie à ce qu'il y a de plus profond, de plus lointain, bref à l'origine. Or, lorsque le christianisme est apparu, les cultures et les religions européennes existaient déjà depuis des centaines ou des milliers d'années. Dire que l'Europe a des « racines chrétiennes » revient à faire bon marché des cultures grecques et romaines, celtiques et germaniques, balto-slaves, etc. Le problème est que, du point de vue de l'idéologie dominante de l'Union européenne, ce refus des « racines chrétiennes » de l'Europe s'inscrivait dans une démarche visant en fait à récuser toute origine spirituelle de quelque nature ou origine qu'elle soit. L'Union européenne a adopté la philosophie des Lumières, qui ne représente pas seulement une rupture avec le christianisme, mais de façon plus générale une rupture avec toute forme singulière de sacré.

  Le « renouveau païen », que j'appelle bien sûr de mes vœux, est également problématique pour la raison que j'évoquais plus haut en rappelant que le paganisme est indissociable d'une Cité ou d'un peuple particulier : respecter les dieux, leur rendre un culte, c'était du même coup être bon citoyen. Cela veut dire qu'un paganisme de marge, un paganisme « des catacombes » pourrait-on dire, ne serait pas véritablement du paganisme. Il serait le fait de quelques-uns, pas le fait de la Cité tout entière. D'où le caractère « parodique » de beaucoup de groupes « néo-païens ».

- ***AAJM :*** *Le paganisme peut-il être une arme spirituelle et politique à opposer aujourd'hui à l'extension islamiste sur notre continent ?*

« […] Le « renouveau païen », que j'appelle bien sûr de mes vœux, est également problématique pour la raison que j'évoquais plus haut en rappelant que le paganisme est indissociable d'une Cité ou d'un peuple particulier : respecter les dieux, leur rendre un culte, c'était du même coup être bon citoyen. Cela veut dire qu'un paganisme de marge, un paganisme « des catacombes » pourrait-on dire, ne serait pas véritablement du paganisme. Il serait le fait de quelques-uns, pas le fait de la Cité tout entière. D'où le caractère « parodique » de beaucoup de groupes « néo-païens ». »

- ***AdB :*** Cette question prolonge un peu la précédente. Je n'aime pas beaucoup parler du paganisme comme d'une « arme », et moins encore comme d'une « arme politique ». Je dirais plutôt qu'il est un recours – qu'il faut l'envisager comme recours, pas comme retour (on ne fera pas revenir les Grecs, dit en substance Heidegger, mais on peut s'inspirer de leur exemple pour œuvrer à un nouveau commencement). Face au déferlement de la vague islamiste, il s'agit d'abord de comprendre que l'universalisme chrétien ne constitue pas un barrage crédible. Il s'agit ensuite de mieux connaître ce dont on parle. J'ai souvent constaté que beaucoup de gens qui se déclarent « païens » sont ensuite bien embarrassés pour expliquer ce qu'ils entendent par là. Connaître les religions de l'Antiquité, ce n'est pas seulement s'enthousiasmer rituellement pour « les dieux et les héros ». Cela exige un véritable travail, comme tout ce qui relève de l'étude des religions.

- ***AAJM :*** *« Les Traditions d'Europe », excellent ouvrage et suite logique de votre pensée païenne, après la parution des « Solstices » de Jean Mabire et Pierre Vial, fut et reste un ouvrage de référence. Pensez-vous que ces traditions, encore très vivantes dans certains pays de l'Europe, doivent évoluer ou se transformer, afin de rester en phase avec leur temps ?*

- ***AdB :*** Se transformer pour « rester en phase avec leur temps », certainement pas ! C'est très exactement ce que l'Église a cru devoir faire, avec les piteux résultats que l'on sait. Et d'ailleurs, « rester en phase », qu'est-ce que cela veut dire ? Évoluer, oui, mais de façon naturelle, ainsi que cela s'est toujours fait dans le passé. Les traditions sont un élément de permanence, mais elles ont aussi une histoire ! Ce qui est en revanche nécessaire, c'est que cette évolution ne soit pas décidée pour des raisons d'opportunisme ou pour des raisons utilitaires.

  Il faut bien entendu encourager le maintien des traditions là où elles existent encore, et tenter ailleurs de les faire renaître, mais sur ce point je suis malheureusement assez pessimiste. Ce qui a permis aux traditions de traverser les siècles, et de relier les uns aux autres les hommes d'une même communauté durant tout ce temps, c'est qu'elles se développaient sur le terreau d'un mode de vie dont elle rythmait la temporalité : alternance des saisons, alternance des générations. Ce mode de vie était essentiellement rural. Or, en l'espace de quelques décennies, nous avons assisté à une révolution silencieuse dont on mesure aujourd'hui l'ampleur : la disparition progressive des cultures paysannes, qui sont celles où les traditions et la religiosité populaire pouvaient rester vivaces. En France, les paysans ne représentent pas

plus de 1 ou 2 % de la population – et de surcroît ils se sont transformés en « agriculteurs », puis en « producteurs agricoles ». Dans un village, dans une région, les fêtes traditionnelles n'étaient pas facultatives : tout le monde se devait d'y assister, parce qu'elles faisaient partie intégrante de la vie du groupe. Vous avez raison de dire que les traditions sont encore vivantes dans certains pays d'Europe – surtout d'Europe de l'Est –, mais c'est qu'ils n'ont pas encore été complètement touchés par la « déruralisation ». Il y a toutes les raisons de penser qu'ils le seront à plus ou moins brève échéance.

Dans de telles circonstances, il est évidemment très difficile de réactiver les traditions. Dans le meilleur des cas, on risque de les transformer en simples spectacles. On va voir une fête de la Saint-Jean comme on va voir un film ou une reconstitution historique au Puy-du-Fou. Je me souviens avoir plusieurs fois accompagné Jean Mabire à la fête du Feu de la Saint-Clair, organisée depuis le XV^e^ siècle par les « charitons », membres de la Confrérie de La Haye de Routot, qui se déroule tous les ans au mois de juillet. Malgré la récupération de cette fête par les chrétiens, c'était pour nous une grande joie de voir dresser avant qu'on l'allume ce magnifique bûcher de 15 mètres de haut. Quelques centaines de gens étaient également là, dont bon nombre de membres du Mouvement normand, mais le moins qu'on puisse dire était que l'immense majorité de la Normandie brillait par son absence ! Les fêtes populaires sont devenues facultatives : on y va si l'on a le temps et si l'on en a envie. Les « traditions traditionnelles » étaient très différentes. Nos contemporains vivent aujourd'hui de plus en plus dans des mégapoles inhumaines. A quelques exceptions près (comme la fête de Noël qui, malgré sa reconversion moderne en fête de la consommation, reste une fête familiale), comment faire revivre les traditions dans un tel cadre ? Je n'ai pas la solution.

❑

Du Jul nordique à Noël

in *Les Solstices: histoire et actualité*

Le soleil revient toujours, et avec lui la vie sur la terre. Au cœur de l'hiver, c'est le feu qui remplace le soleil. Il chauffe et éclaire. Il est la vie.

Autrefois, le feu conservé au foyer des vieux Nordiques symbolisait la continuité de la vie à travers les divers maillons de la chaîne familiale. La maison était au cœur de la terre, du domaine. Le feu était au cœur de la maison, du foyer. Les générations se succédaient et transmettaient l'héritage.

Aujourd'hui encore, le feu garde son éternel symbole. Au plus profond de l'hiver, il reste une image du soleil, une image du rythme des saisons et du rythme de la vie. Sans cesse, des saisons remplacent des saisons. Des générations succèdent à des générations.

La nature du feu ne change pas. Humble bougie tenue par une main d'enfant, grand feu de joie allumé sur une colline, bûche de l'âtre familial, cierge de deuil, tison de joie, le feu est toujours la vie qui monte vers le ciel.

Les flammes se tordent, les bûches s'écroulent avec des gerbes d'étincelles, la fumée fuit devant le souffle du vent. Un feu s'éteint, dix autres s'allument. Le vent souffle une flamme, la mort souffle un homme. Une braise se rallume, un entant naît.

La vie est là.

Christianisée sous le nom de Noël, la fête nordique de Jul n'est pas limitée à une seule journée. Le solstice d'hiver n'en représente que le point culminant, la nuit sacrée entre toutes. Noël n'est pas la fête de la vieillesse et du désespoir, mais celle de l'enfance et du devenir.

Fête du combat contre les ténèbres et fête des graines invisibles, Noël appartient à ceux qui luttent dans le silence, l'ombre et la solitude. Noël est la fête de l'invincible espérance.

Les hommes d'aujourd'hui, s'ils ignorent le véritable sens de ces jours de fête, n'en deviennent pas moins qu'il s'agît d'une tradition plongeant ses racines dans le plus sacré de nos peuples.

Noël, c'est la vieille fête du solstice d'hiver. Dans la nuit la plus longue de l'année, alors que l'hiver, le froid, la neige, le gel, ne semblent jamais devoir finir, dans cette nuit unique et terrifiante, nos ancêtres ont refusé de croire à la mort du soleil.

Ils portaient au cœur la certitude du printemps. Ils savaient que la vie continuait, que les fleurs allaient crever la neige, que les graines germaient sous la glace, que les enfants allaient prendre leur part d'héritage et que leurs clans et leurs tribus allaient conquérir toutes les terres dont ils avaient besoin pour vivre, toutes les mers dont ils allaient faire leur domaine sans limite.

Au moment où les glaciers allaient peu à peu reculer devant les forêts, voici des milliers d'années, une immense veillée d'armes nous réunissait autour des feux, à travers toute l'Europe alors sans nom. Nos ancêtres surgissaient des ténèbres et des brumes.

Ils allaient découvrir la mer immobile et élever des pierres verticales, au soleil de la Grèce. Ils savaient qu'ils triompheraient de l'hiver, de la peur et de cette atroce sagesse des vieillards qui veulent paralyser les jeunes gens impatients.

Notre monde est en train de naître. Invisible comme les fleurs et les blés de demain, il fait son chemin sous la terre. Nous avons déjà nos racines, solidement enfoncées dans la nuit des âges, ancrées dans le sol de nos peuples, nourries du sang de nos anciens, riches de tant de siècles de certitude et de courage que nous sommes les seuls à ne pas renier. Nous sommes entrés dans un hiver intégral où l'on oblige les fils à avoir honte des hauts faits de leurs pères, où l'on préfère l'étranger au frère, le vagabond au paysan, le renégat au guerrier. Nous sommes entrés dans un hiver où l'on construit des maisons sans cheminée, des villages sans jardins, des nations sans passé. Nous sommes entrés dans l'hiver.

La nature meurt et les hommes deviennent tous semblables. Il n'y a plus de paysages et plus de portraits. Nous vivons dans des cubes. Avec un peu de chimie, nous nous éclairons, nous nous nourrissons, nous n'avons pas trop d'enfants, nous oublions la lutte, l'effort et la joie. Oui, malgré les lumières du néon, les vitrines et les images du cinéma, malgré les fêtes de Noël, les guirlandes, les messes et les sapins, nous sommes entrés dans un très long hiver.

Nous sommes quelques-uns qui travaillons au retour du printemps.

Jean Mabire

L'appel de la Présidente

Chères Amies, chers Amis

En cette fin d'année, nous tenons – car je suis aussi accompagnée par la rédaction en chef – à vous adresser **un très grand Merci** !

Tout d'abord, **aux intervenants** qui nous ont encore gratifiés d'excellents articles. Merci à ceux qui, sans les nommer, nous ont grandement aidés à faire connaître notre modeste bulletin.

Merci à notre compagnon de route Imprimeur/Éditeur qui produit un travail remarquable.

Et **merci à vous tous** qui nous lisez, parfois depuis de très nombreuses années et ainsi nous encouragez à continuer notre action.

Une année chaotique se termine. Une autre pleine d'espoirs en cette période de solstice va débuter. N'en doutons pas, car le soleil reviendra, comme l'exprime ce bulletin et comme le disait si bien **Jean Mabire**.

2021 sera l'année du vingtième anniversaire de la naissance de notre association créée – nous le rappelons – par notre Président d'honneur **Didier Patte**. Elle verra également, **le quinzième anniversaire de la disparition de Jean Mabire**, notre toujours bien aimé.

L'année écoulée, pour nous, fut extrêmement encourageante, ce qui permet d'espérer une nouvelle année, au minimum de même valeur.

Nous souhaitons :

- **Tenir notre Assemblée Générale, le 27 mars 2021** [Lieu non encore déterminé].
- Objectif primordial : **sortir un quatrième bulletin annuel**, donc aux deux équinoxes ainsi qu'aux deux solstices. Ce rythme afin de resserrer les liens par la lecture et la possession d'une revue dans une bibliothèque, quelle que soit la tonalité de l'air du temps… et la liberté de circuler. **Ceci ne sera possible que si vous nous conservez votre Fidélité en vous réabonnant massivement**, en faisant grossir le nombre des Amis, donc en en faisant de nouveaux. Nous souhaitons beaucoup atteindre cet objectif, vous en êtes les artisans.
- Naturellement, nous ferons le maximum pour être présents à d'autres activités – si cela redevient la norme – : tenue de stands, représentations aux différentes manifestations des associations amies etc…

Voici donc venu le temps où nous nous retrouvons dans la chaleur d'un foyer ou d'un cercle joyeux, où nous croyons en un retour de la lumière ! A vous tous. Amies et Amis de Jean Mabire, que le temps qui s'annonce soit source de Force et de Courage.

A tous ! Bon solstice, joyeux Noël et bonne Année !

La Présidente
Katherine HENTIC- MABIRE

Une association n'est rien sans ses adhérents.
Une revue n'est rien sans ses abonnés.

Pour que l'Association des Amis de Jean Mabire perdure, **il faut un Jean Mabire – toujours présent ! – et des… Amis ! En êtes-vous un ?**

ADHÉREZ, RÉADHÉREZ !

❑ Adhésion simple (ou couple) 20 € ❑ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Paiement par paypal sur

https://www.paypal.me/lesamisdejeanmabire

Plus qu'une réédition, une réussite!

Jacques Terpant illustre Ungern!

Jean Mabire et **Jacques Terpant** que vous connaissez tous, se sont associés pour nous offrir une réédition exceptionnelle du très célèbre ouvrage de notre éponyme : « **Ungern, le Dieu de la Guerre** ».

Oui Jean Mabire nous a quittés mais, ses ouvrages survivent à jamais.

L'histoire du Baron Roman Fedorovitch Von Ungern Sternberg est l'un de ses ouvrages les plus marquants. Le premier titre en était : « **Ungern le Baron Fou** ».

Ce récit est celui de l'épopée d'un général des armées blanches à l'époque de la révolution bolchevique. Von Ungern Stenberg, comme son nom l'indique, n'était pas russe d'origine mais estonien issu d'une très vieille famille aristocrate, à l'époque l'Estonie faisait partie de l'Empire Russe.

Vers la fin de la première guerre civile européenne qui y entraîna les Russes et leur empire, Ungern, nommé Commandant cosaque, prend le commandement d'un groupement de cavalerie de l'ataman Semenov et l'aventure commence, ou plutôt le rêve ! Car, la vie n'est qu'un rêve n'est ce pas !

Ce rêve ? Simplement désirer restaurer l'empire déchu des grands Khans, Gengis et Kubilaï !

Notre objectif n'est naturellement pas de vous décrire ici cette aventure qui se déroule dans les steppes de l'Asie centrale et particulièrement en Mongolie, il est de vous informer d'une réédition.

Jacques Terpant, le très grand dessinateur, ami de notre défunt consul de Patagonie et écrivain Jean Raspail, ayant rapporté merveilleusement, avec art, en bandes dessinées, une partie de l'œuvre de ce Maître, ainsi d'ailleurs que *Nez de Cuir*, ouvrage de Jean de La Varende. Jacques Terpant donc a illustré cette réédition d'Ungern que tout amoureux de l'aventure guerrière et surtout de l'œuvre de Jean Mabire, se doit d'urgence de se procurer comme un objet de collection. Le livre est préfacé par Christopher Gérard et bénéficie d'une postface de Franck Buleux, Président de la *Société des écrivains normands*.

Ce sont les Éditions de Lohengrin de Lausanne qui nous offre ce joyau en cadeau de Noël au prix de **25,00 euros**, sachez le savourer !

Surtout, ne vous en privez pas !

• **Commande** par internet sur le site des éditions de Lohengrin

https://editionslohengrin.com.

• **Commande** par courrier auprès de Jacques Terpant – 3 les Coqs, Lamoureu, 26730 Hostun – ce qui vous permettra un règlement par chèque en euros (La maison d'édition Lohengrin étant, elle, en Suisse). 25 € l'exemplaire, + 7,50 € de frais de port. N'oubliez pas de préciser l'adresse d'expédition…

« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*
12e Haute École Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social : 13 quai de Solidor - F35400 SaintMalo
Adresse administrative : BP 14 - F59137 Busigny

contact@jean-mabire.com
http://www.jean-mabire.com

Conception : Les Editions d'Héligoland ™ 2020
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)

N° 15 Nouvelle Série Cahiers d'Histoire 2020